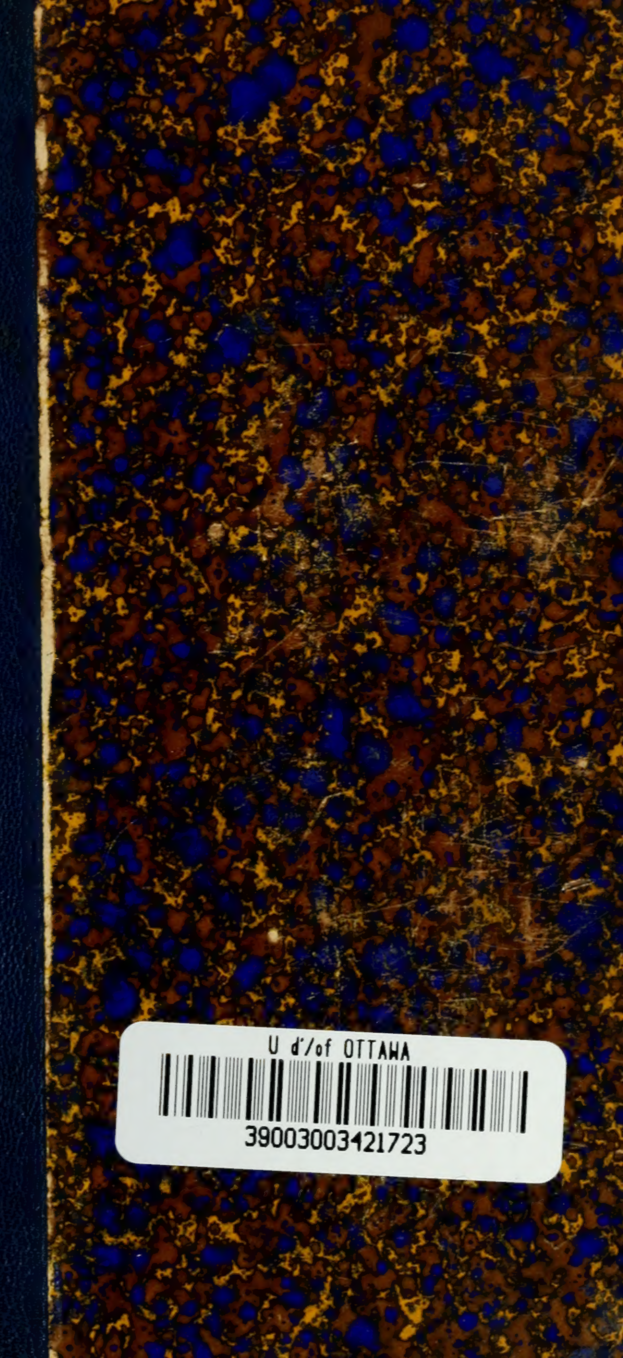
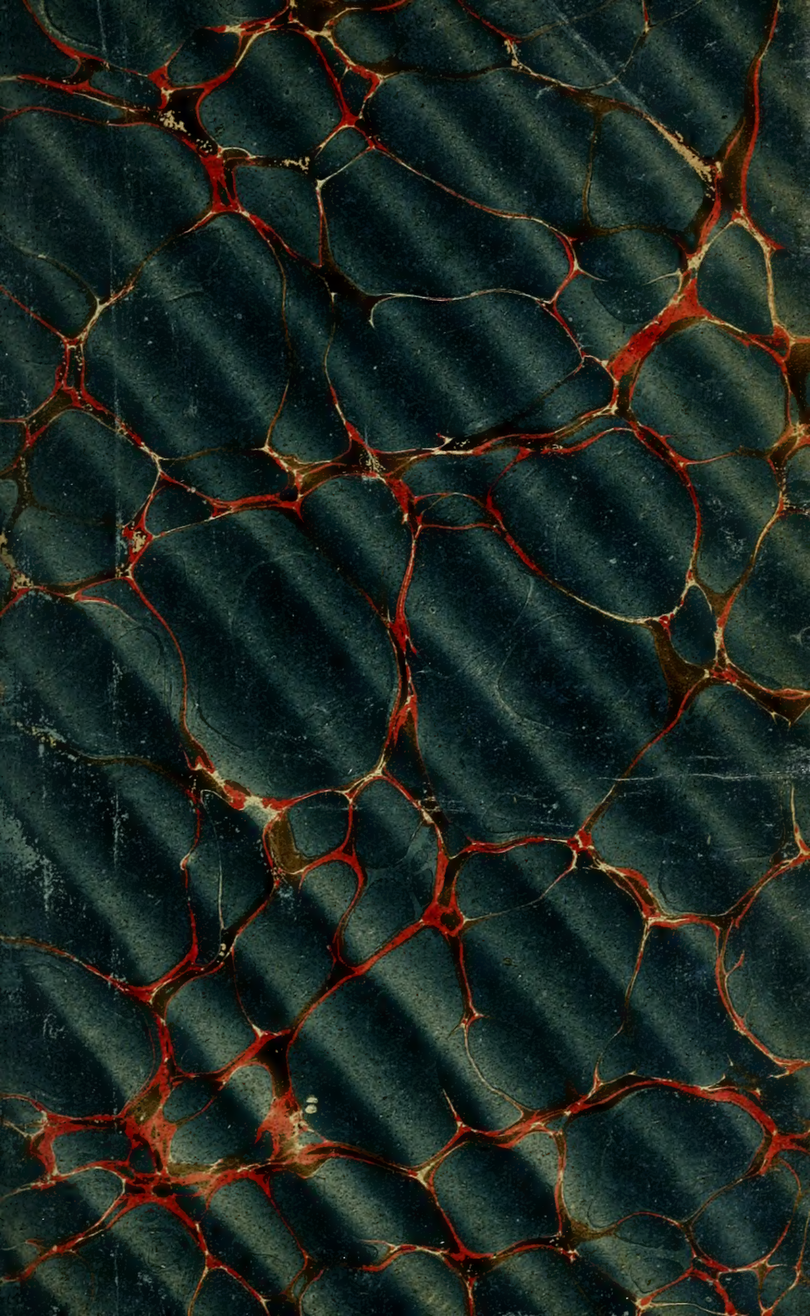
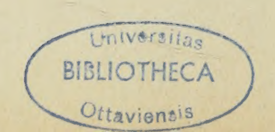
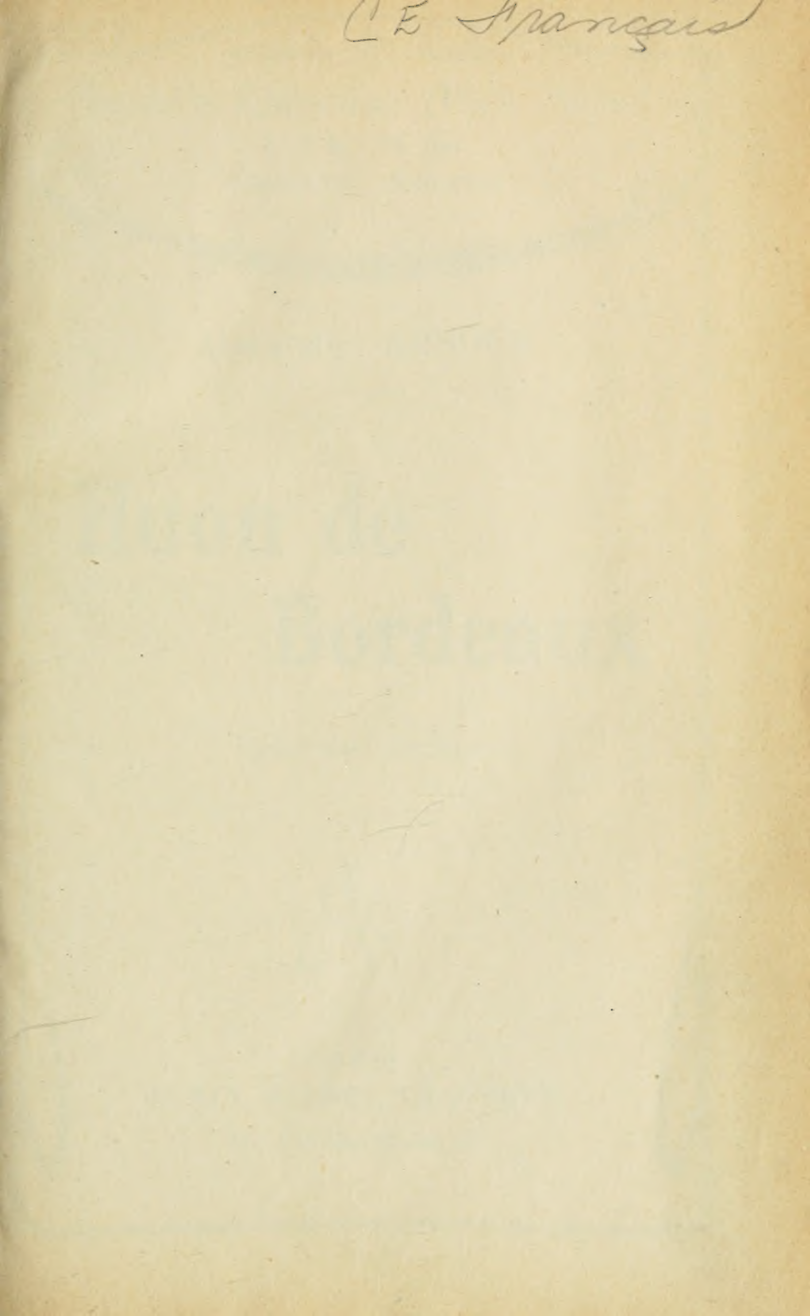
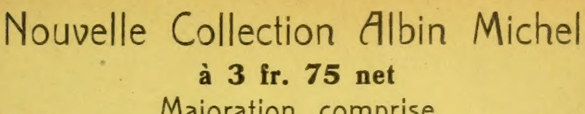

U d'/of OTTAWA
39003003421723






CE Français



Alexandre ARNOUX

Huon de Bordeaux

Mélodrame féerique

PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, rue Huyghens, 22

HUON DE BORDEAUX

DU MÊME AUTEUR :

Abisag ou l'Eglise transportée par la Foi (Albin Michel).

Le Cabaret (A. Fayard).

Indice 33 (A. Fayard).

La nuit de saint Barnabé (Albin Michel).

Alexandre ARNOUX

Huon de Bordeaux

MÉLODRAME FÉERIQUE



ALBIN MICHEL, EDITEUR
22, Rue Huyghens, 22
PARIS



Il a été tiré de cet ouvrage
50 *exemplaires*
sur papier vergé pur fil des PAPETERIES LAFUMA
numérotés à la presse de **1** *à* **50**

A MON PÈRE QUI M'APPRIT A LIRE
NOS VIEILLES CHANSONS.

A. A.

PERSONNAGES

Aubéron, roi de féerie.
Malabrun, son serviteur.
Charlemagne.
Karlot, son fils.
Huon, duc de Bordeaux.
Naimes.
Amauri.
Gériaume.
Un écuyer.
Un homme.
Un autre homme.
Gaudise, émir de Babylone.
Esclarmonde, sa fille.
Galafre.
Une servante.
Un Sarrasin.
Le portier noir.
Le geolier.
Le chanteur.
La danseuse.
Le maitre de nage.
Les sirènes.

TABLEAU I

PROLOGUE

Une forêt à l'aube. Malabrun est debout au milieu du théâtre, sur un billot ; à ses côtés, deux nains vêtus d'argent sonnent dans de longues trompettes droites. Au lever du rideau, il fait nuit. Le jour se lève peu à peu.

MALABRUN

Terre profonde et sourde, terre
Où dorment le cuivre et la pierre ;
Mère du métal et de l'orge,
Pain qu'on mange, pointe qu'on forge ;
Cœur d'où jaillissent les fontaines ;
Ventre où s'enracinent les chênes ;
Sèche, humide, nue ou feuillue,
Terre des monts, terre des plaines,
Au nom de Christ, je te salue.

(*Sonnerie.*)

Race de l'herbe, esprits des vents,
Tribus errantes des torrents
Qui vont à rebonds écumants,
Peuple de l'eau, rus, fleuves, sources,
Essaims des gnomes incertains
Qui courez d'une humeur rebourse

Dans les sauges et les plantains,
Bandes vives, hordes légères.....
Cité des arbres sédentaires,
Forêt qui portes à ton front
La couronne de la saison,
D'émeraude, d'or ou de neige;
Mer que la tramontane assiège;
Lune qui mûris, dans les trous
Des murs, les bénéfiques herbes;
Etoiles vertes; soleil roux;
Azur voûté; lumière en gerbe;
La paix de Christ soit avec vous.

(*Sonnerie.*)

Et vous, vous qui rôdez, mêlées
Au soir, aux branches, aux feuillées;
Vous qui dansez comme des fées,
Aériennes, sur les prées;
Vous qui venez en nobles rondes,
Du fond des temps, du fond des mondes,
Pour habiter ce paysage;
Chansons de France au clair visage,
O chansons de la terre douce,
O chansons de la geste grave;
Par la clairière et par la mousse,
Par le taillis et par l'emblave,
Par le sang de ma race élue,
Au nom de Christ, je vous salue.

(*Sonnerie. Malabrun descend du billot et s'avance vers le public.*)

Et vous aussi, frères puînés...
Je ne sais si vous comprendrez,
Car depuis plus d'un millénaire
Je suis caché dans cette terre
Et je nourris votre froment.
Depuis, intarissablement,
Mes filles ont porté leur charge;
Sous l'emblème, coq, aigle ou lis,
Ma postérité fut si large
Que parmi vous je vois mes fils.
Les siècles ont passé; peut-être
N'avons-nous plus le même maître?
Peut-être ignorez-vous les mots
Où nos âmes furent scellées?
Le temps peut-être, avec nos os,
A dissous aussi nos pensées,
Et jusqu'à Christ qui fut mon Dieu.
Mais par le sel, l'onde et le feu;
Par la terre d'où nous naquîmes;
Par les puys, les plaines, les cimes,
Par l'herbe, l'arbre et par le sang
Dont le rythme égal et puissant
A coulé dans les chansons claires
De mon cœur jusqu'à vos artères;
Par Celui qui n'a pas de nom;
Par Vous qui êtes ma chair drue,
Par Moi, dont votre âme est tissue,
Du premier au dernier chaînon,
O mes frères, je vous salue.

(*Sonnerie.*)

Or, écoutez. Huon, le fier enfant,
S'en vient ici chevauchant et chantant.
C'est aujourd'hui le jour de Pentecôte;
Son cœur hardi dans sa poitrine saute;
Il a quitté son palais de Bordeaux
Rempli de vair, de capes, de bliauts,
Son grand palais plénier aux deux cents chambres.
Un sang hardi circule dans ses membres;
Il est jailli comme le bouleau blanc;
Comme l'acier il est pur et cinglant;
Le ventre plat et les cuisses profondes,
Les muscles durs comme cordes de frondes,
Poitrine vaste et regard droit et gris,
De fine France il est la fleur sans prix.
Jusqu'à Paris où l'Empereur le mande,
Par la forêt, la colline et la brande,
Au rythme vif de son cœur sautelant,
Il va, Huon, Huon le fier enfant.

(*Sonnerie. La scène s'éclaire.*)

Or, écoutez : ô terre maternelle,
Joie est pendue aux arçons de sa selle,
Ainsi qu'aux monts s'accrochent tes forêts;
Il est semblable au croît de tes guérets
Par sa natale et primitive force;
Il plonge en toi, ô terre, jusqu'au torse.
Or, écoutez : Lutins, nains freluquets,
Herbes, halliers, étoiles en bouquets,
Peuple divers qui trotte, luit et plie,
Il est l'enfant de geste et de féerie.
Or, écoutez : Chansons du pays doux,

Il a dormi, l'enfant, sur vos genoux;
Il a sucé, riant, de ses goulées,
Le lait bleuâtre à vos gorges gonflées.
Or, écoutez : Frères, sang de mon sang,
Il vient à nous, joie et fer bruissant,
Du creux du temps et du fond du silence,
Le fier enfant, la fleur de fine France.

(Sonnerie. Le jour s'est levé.)

Mais le soleil brille, au ras les fougères;
Il faut rentrer aux fabuleux repaires,
Car le soleil est sommeil aux fantômes...
Petits sonneurs, hérauts d'argent, ô gnomes,
Enfonçons-nous sous l'yeuse et le cytise;
Place aux vivants, jusqu'à l'heure indécise
Où le crapaud accroupi sur les menthes
Eveillera les chouettes chuintantes.
Endormons-nous au creux des fraîches aires;
Le jour éteint vos fanfares lunaires.

(Ils s'enfoncent dans le bois; la sonnerie décroît au lointain. Karlot et Amauri entrent.)

KARLOT

Pourquoi m'amenez-vous ici? Nous avons quitté Paris à la nuit noire, avec nos hommes; nous avons marché jusqu'au jour, sans faire halte ni souffler. Je vous ai suivi; je ne vous ai pas interrogé, Amauri. Vous avez dissimulé nos hommes, en bas, dans le vallon, où nous avons laissé nos chevaux? Que regardez-vous? Que cherchez-vous? Que voulez-vous faire?... Je ne vous suivrai plus; vous êtes d'une

race de traîtres. C'est vous qui m'avez poussé à la guerre contre le Danois Ogier. Lorsque j'ai fendu la tête à Bauduin, d'un coup d'échiquier, vous vous teniez derrière moi. Je ne veux plus être votre compagnon.

AMAURI

C'est bien. Tournons bride, Karlot; et retournons à Paris, si vous avez peur.

KARLOT

Je n'ai pas peur; je ne crains que vous.

AMAURI

J'ai donné mon sang et mon or pour votre cause. Je suis payé aujourd'hui. (*Un silence.*) Il y a des gens qui riront de vous.

KARLOT

A ceux-là je montrerai ma force.

AMAURI

Votre force est en tutelle, sous un vieillard qui radote.

KARLOT

Il est vieux. Après lui...

AMAURI

Et si, après lui, il n'y a plus de royaume, si les

rebelles vous arrachent, quartier par quartier, votre héritage... Entendez-moi : j'ai risqué mon crédit et ma vie. Voici plus de cent ans que votre père Charles est empereur, et les années ont affaibli sa raison. Il était assis dans la grand'salle avec ses hommes et Naimes. Il sent sa puissance décroître ; il voulait vous donner sa terre à bailler. Je lui dis hardiment : « C'est péché de donner à votre fils une terre dont vous n'êtes pas maître ; et je sais tel endroit où on lui couperait les membres, s'il voulait la réclamer, de par vous. — Où est-ce ? cria-t-il. — C'est à Bordeaux, lui répondis-je. Le duc est mort, voici sept ans et il a laissé Huon, un mauvais héritier qui ne veut pas vous servir. Donnez-moi vos hommes, j'y joindrai les miens ; j'irai chercher Huon à Bordeaux et vous l'amènerai ici, à votre cour ; vous pourrez le juger selon votre plaisir, et le pendre. » Le roi me dit : « Je vous l'accorde. » Huon, je le hais. Son père m'a volé trois villes, et il vous disputera votre héritage, Karlot, et vous le dérobera comme le vieux duc a fait le mien. Cependant Naimes, qui est l'oncle de Huon, a calmé la colère de Charles ; il a obtenu que l'Empereur le manderait à Paris et l'accueillerait avec amitié. Les messagers sont revenus chargés de manteaux et de fourrures. Aujourd'hui même, l'enfant se présentera à Paris, dans le palais de Charles, pour se défendre. S'il arrive jusqu'à votre père, je ne prête pas un ail pelé sur votre couronne, Karlot, car Huon saura bien circonvenir l'Empereur qui a plus de cent ans et dont l'esprit est tout rassoté...

Karlot, laisserez-vous donc vos amis dans le besoin?
J'ai accusé, j'ai dû donner mes biens à caution.

(*Amauri va vers le fond et regarde au loin.*)

Le voici, Karlot. Il a devancé son escorte. Regardez...

KARLOT

Je vois.

AMAURI

Montez à cheval et courez à sa rencontre.

KARLOT

Comme il est beau!

AMAURI

Il ne connaît pas votre visage?

KARLOT

Il ne m'a jamais vu.

AMAURI

Provoquez-le sans dire votre nom.

KARLOT

Il est grand et joyeux, son escorte le suit de loin.

AMAURI

Il n'est pas armé; il n'a que son épée. Allez, Karlot, vous défendez votre patrimoine.

KARLOT

(*Après un moment de silence.*)

Que le sang retombe sur vous si vous mentez...

KARLOT

Allez, par le Christ!

(Karlot sort.)

Huon sera tué. Mais si Karlot... Qu'importe? Alors l'Empereur tuera Huon.

RIDEAU

TABLEAU II

CHARLEMAGNE

Le palais de Charlemagne. L'Empereur est assis sur son trône. Les hommes sont debout autour de lui.

CHARLEMAGNE

Seigneurs, faites paix, écoutez-moi. Je suis vieux et faible, mon poil est blanc et mon corps tremble sous l'hermine. Voici plus de cent ans que j'ai été fait chevalier; j'ai laissé ma force en morceaux, sur les plaines et sur les monts; je ne puis plus errer ni chevaucher. Ceux de mon âge sont morts, et mes neveux ont été tués dans les guerres. Je suis rempli d'années qui m'étouffent et les souvenirs trop puissants me compriment. Le jeune monde écarte ma vieillesse et les petits enfants ont peur de moi, quand on me promène dans la ville. J'ai porté trop de coups et conquis trop de terres; un chien se couche en rond au soleil et dort; je veux me reposer avant de mourir.

(Il se lève.)

Seigneurs, je vous requiers par le Dieu juste de nommer un roi qui tienne le pays de France.

NAIMES

Ne parlez pas ainsi. Allez-vous-en à Reims, à Saint-Omer ou au bourg d'Orléans, ou restez à Paris, dans votre palais. Nous vous aiderons à rendre justice; nous vous servirons; nous garderons votre pays. Demeureriez-vous quarante ans couché et malade, vous seriez encore craint et respecté.

CHARLEMAGNE

Naimes, vous parlez en vain. Cette couronne ne remontera jamais sur ma tête. Je vous requiers, seigneurs, de nommer un roi qui tienne le royaume.

NAIMES

J'en ai le cœur fâché; mais puisque c'est votre plaisir, conseillez-nous : qui ferons-nous roi?

CHARLEMAGNE

Et qui nommeriez-vous, si ce n'est le fils de ma femme, l'enfant Karlot?... Karlot... J'ai dit Karlot... Pourquoi vous taisez-vous? Pourquoi ne répondez-vous pas? Pourquoi n'acclamez-vous pas le fils de ma femme, l'enfant Karlot, roi?... Ils baissent tous la tête... Ecoutez, par Dieu, vous l'accepterez... Il m'est cher, je l'aime, il est mon fruit... Nul ne m'interrompt, nul ne m'approuve... Je sais, je sais; quand je l'engendrai j'avais presque cent ans et j'engendrai un mauvais héritier. Vous ne donneriez pas un denier de sa vie, car il ne hante que les traîtres, et il a

offensé mes amis... Et cependant, moi l'Empereur Charles, je vous requiers de le faire roi; car il est hoir de France, sachez-le.

(Il s'assied sur son trône: tous se taisent. Huon entre violemment et marche droit à l'Empereur.)

HUON

Empereur Charles, je vous accuse de déloyauté, et je vous nomme traître, en face de tous, et devant Dieu.

CHARLEMAGNE

(Lentement, après l'avoir regardé en silence.)

Qui es-tu?

HUON

Huon de Bordeaux. Vous m'avez mandé par bref scellé de votre sceau; je suis venu à votre ordre et vous avez posté des hommes pour me tuer. Ils étaient cachés dans un bois près de Paris. Je marchais en avant; je n'avais que mon épée; l'un d'eux vint à ma rencontre, tout armé; je lui demandai qui il était, et de quelle nation. Il me répondit qu'il était d'Allemagne et que mon père lui avait dérobé trois villes. J'enveloppai mon bras de mon manteau; il fonça sur moi, mais, avec l'aide de Dieu, je le tuai d'un coup d'épée, et le laissai gisant dans l'herbe. Empereur Charles, je l'ai tué à mon corps défendant; je me rends au jugement de France et de mes pairs; et si

vous avez embusqué des hommes sur ma route malgré le sauf-conduit, que la honte en soit sur vous.

(Charlemagne se dresse; il descend lentement du trône, s'approche d'une table. verse du vin dans une coupe, l'apporte à Huon.)

CHARLEMAGNE

Buvez à ma coupe. Par Celui qui a répandu son sang, il n'y a pas d'homme, si noble et si vaillant soit-il, s'il vous guetta, qui ne s'en repente. Si je le prends, je le ferai laidement mourir et eussiez-vous tué mon fils Karlot, que j'aime tant, vous seriez en sûreté auprès de moi, si vous n'avez pas agi par trahison.

HUON

Empereur Charles, je vous remercie.

(Il boit à la coupe. On entend dans le lointain une lamentation qui se rapproche peu à peu.)

CHARLEMAGNE

Ecoutez.

(La rumeur s'enfle.)

Qu'y a-t-il?

(Il se précipite vers la fenêtre. Naimes l'arrête par le bras et le reconduit à son trône. Huon demeure immobile, frappé d'un pressentiment.)

CHARLEMAGNE

(A l'écuyer.)

Allez chercher mon fils Karlot.

UN HOMME

(*A la fenêtre.*)

Ils apportent un homme couché sur un écu. Ils pleurent, se lamentent et tordent leurs poings.

LES VOIX

(*Au dehors.*)

Malheur... Malheur... Son sang coule... son âme s'est échappée de son corps... Malheur. Il était parmi nous jeune et fort... Malheur... et il est mort... ô deuil... Karlot... Karlot... Malheur.

CHARLEMAGNE

J'entends nommer mon enfant.

L'HOMME

(*A la fenêtre.*)

Ils arrivent sur la place, ils mènent grand deuil.

LES VOIX

Malheur. Son sang vermeil tache les dalles... son cœur est immobile... ô deuil... deuil sur le royaume de France.

L'ÉCUYER

(*Revenant à Charlemagne.*)

Karlot est parti à la chasse, cette nuit.

CHARLEMAGNE

C'est lui... C'est lui...

L'HOMME

(*A la fenêtre.*)

Ils gravissent les marches du perron.

CHARLEMAGNE

Vois-tu son visage?

L'HOMME

Non... non... on l'a recouvert d'un manteau.

LES VOIX

(*Au dehors.*)

Malheur. L'héritier de France est trépassé... Et il n'y a pas d'autre enfant... Tordez vos poings, couvrez-vous de cendres... Menez le deuil...

(*Entre Amauri.*)

AMAURI

Empereur Charles, recevez votre fils, l'enfant Karlot que vous aimiez tant.

CHARLEMAGNE

Qui l'a tué? Huon, Huon, maudit sois-tu!

NAIMES

Pour l'amour de Dieu, maîtrisez-vous et demandez à Amauri qui a tué votre fils.

AMAURI

(*Il montre Huon.*)

Vous le savez. Cet homme qui est là, debout, et qui boit dans vos coupes, celui-là a tué votre fils.

CHARLEMAGNE

Ah ! Chien, chien...

(Il saisit une épée et se précipite sur Huon qui ne tourne même pas la tête.)

NAIMES

(Il se dresse entre Charlemagne et Huon.)

Avez-vous perdu le sens, empereur Charles ? Vous avez donné votre parole à Huon et vous ne le frapperez pas sans l'entendre ; ce serait meurtre.

(L'Empereur baisse lentement son épée, et la remet au fourreau. Pendant ce temps, les porteurs ont déposé le corps de Karlot, couché sur un bouclier, au milieu de la scène. Tous les assistants s'agenouillent et se signent, sauf Naimes, Charlemagne et Huon ; Naimes fait signe à Huon ; ils s'agenouillent tous deux. L'Empereur s'approche du cadavre, soulève le manteau qui le couvre et tombe en sanglotant sur le corps.)

HUON

(Il se relève ; tous les autres sont encore agenouillés.)

Par le Dieu tout-puissant, je jure que ceci est la vérité. J'ai tué celui qui est là, gisant, je le reconnais ; mais je ne savais pas, empereur Charles, que ce fût votre enfant.

CHARLEMAGNE

Tu mens... tu mens...

HUON

Si je l'avais su, serais-je venu à votre cour, en

otage? J'ai mis à mort celui qui est là, gisant; je ne le nie pas; mais ce fut à mon corps défendant. Vous m'avez menacé de votre épée, empereur Charles, à quoi bon? Pourquoi me tueriez-vous? Pourquoi feriez-vous la guerre, brûleriez-vous les villes et les châteaux, pendriez-vous les pauvres gens? Il n'est besoin ni de menaces, ni de violences; je suis ici, dans votre palais, et je me rends au jugement de France.

UNE VOIX

Il a bien parlé.

CHARLEMAGNE

(Qui tient toujours Karlot embrassé.)

Silence... Silence... Karlot, Karlot, je t'ai engendré dans ma vieillesse; je n'ai que toi; et voici que ma force tombe comme la branche d'un arbre sec... Karlot... réponds-moi... Tu étais parti avec tes faucons au poing; ils t'ont tué par traîtrise... à ma mort ils ramasseront ma royauté, ils la dépèceront, parce que mon sang ne coulera plus et qu'ils ont peur de mon sang. Tu étais faible, mais ils m'auraient craint, en toi... Ecoutez... son cœur bat... Posez votre main sur sa poitrine, vous sentirez les pulsations... son souffle siffle, il vit... Voyez! je tiens ce morceau d'étoffe devant sa bouche, l'étoffe bouge... Ne croyez pas que ce soit ma main qui tremble... Non, non... Ah! vous n'osez pas tenter l'épreuve; vous demeurez silencieux et immobiles; vous ne voulez point qu'il ne soit pas mort.

(Un silence.)

Karlot, j'avais durement peiné à conquérir ma terre. Heureux celui qui ne possède pas un arpent. Son fils vit et porte son cadavre, sur ses épaules, dans le cercueil, c'est la coutume. Je n'aurais pas été lourd, car ma force s'éteint au jour la journée; mais il me semble que j'aurais pesé sur toi, à travers les planches, et que mes pensées, mes vieilles pensées débiles, t'auraient pénétré, et auraient rebondi dans la vie, sur ta jeunesse... Ils te haïssaient tous, tous; ils ne voulaient pas que tu fusses roi; et maintenant ils rient.

NAIMES

(Il s'approche de Charlemagne et lui pose la main sur l'épaule.)

Sire...

CHARLEMAGNE

Laissez-moi... laissez-moi... traîtres... Karlot, celui qui t'a tué est fils du duc de Bordeaux; le père était mon ami; à Noël il emportait le relief des tables, les coupes, les nappes et les couteaux; il me fournissait en guerre dix mille cavaliers qui ne me coûtaient rien, hors, le soir, l'avoine des chevaux... Karlot, ton corps est froid; tes membres ne joueront plus... je suis vieux de cent siècles... Je veux essuyer tes lèvres...

(Il essuie les lèvres du mort avec un pan de son manteau.)

Ils jetteront de la terre sur ton visage, ma terre de France...

(A voix basse.)

Mais par le Christ, je te le jure, tu seras vengé.

(Il voile le visage de Karlot, puis se lève lentement et remonte sur son trône.)

Emportez le corps de mon fils dans la grande chambre; allumez les cierges et que les prêtres le veillent toute la nuit.

(On emporte le cadavre. Charlemagne montre Huon.)

Saisissez cet homme... Vous hésitez?... saisissez cet homme qui a tué Karlot. Je le dépouille de son héritage, comme traître et meurtrier et j'ordonne qu'il soit mis à mort. Vous n'obéissez pas? Entendez-moi bien. Saisissez cet homme qui a tué mon fils; il est hors la loi.

NAIMES

Vous lui avez donné un sauf-conduit; il doit être jugé selon la règle, par ses pairs.

CHARLEMAGNE

Saisissez cet homme.

NAIMES

Empereur Charles, tu renonces à ta part de paradis. Dans l'ancienne et dans la nouvelle loi il est écrit...

CHARLEMAGNE

Tais-toi... tais-toi... il a tué Karlot... la loi n'est pas écrite pour lui.

NAIMES

Que Dieu te garde!

(Il s'éloigne.)

CHARLEMAGNE

Où vas-tu?

NAIMES

Quand le roi perd le sens, les conseillers sortent.

CHARLEMAGNE

Naimes, Naimes, ne m'abandonne pas. Nous avons erré et chevauché et conquis notre terre. Je suis faible; mes mains tremblent; je suis seul; je n'ai plus de fils. Qui me gardera? Qui me dévêtira et me lavera quand je serai mort? Vous êtes tous mes compagnons. Qui priera pour mes péchés, si vous me quittez? A Huon, je fais grâce de la vie; mais qu'il fuie, qu'il s'en aille. Je le hais tant que je ne puis le voir. Qu'il sorte de France; qu'il ne retourne jamais à Bordeaux; je le déclare indigne de son héritage; je lui donne la vie, mais la vie toute nue.

NAIMES

Empereur, je te prie encore une fois. Que diront les gens quand les nouvelles courront par le pays que tu as dépouillé Huon de sa terre? Ils penseront que tu es tombé en démence et que ta tête ne peut plus porter la couronne.

CHARLEMAGNE

Avez-vous songé à ceci ? A Pâques, quand j'irai

dîner à Bordeaux où le duc doit me servir à table, comment pourrai-je regarder celui qui a tué mon fils?

HUON

Sire, puisque vous me haïssez tant, donnez ma terre en garde à Naimes, jusqu'à ce que votre colère soit calmée.

CHARLEMAGNE

Tant que je vivrai et que j'en aurai puissance, tu ne poseras pas le pied sur ta terre.

NAIMES

(Aux assistants.)

Laissons Charles qui est dément. Ne demeurons pas plus longtemps ici; que nul ne reste à sa cour; car le même sort nous menace; qui garantira nos vies et nos héritages s'il refuse de juger un de nos pairs?

CHARLEMAGNE

Par Dieu... par Dieu... revenez. Il faut que je cède, car je suis près de la mort... j'agirai comme il vous plaira...

(Après un silence assez long.)

Huon, veux-tu faire la paix avec moi?

HUON

Certes, j'en ai grande volonté. Il n'est travaux que je n'accomplisse à votre ordre. J'irais en enfer, s'il le fallait, pour m'acquitter envers vous.

CHARLEMAGNE

Tu iras en un lieu pire. De quinze messagers, pas un n'est revenu. C'est tout droit après la mer Rouge, à Babylone, la cité merveilleuse. Tu porteras mon message à l'émir Gaudise ; tu entreras dans le palais à l'heure où l'émir est assis à dîner ; tu souffletteras l'homme qui est assis à sa gauche ; tu baiseras trois fois sa fille Esclarmonde qui se tient à sa droite...

NAIMES

Vous voulez tuer Huon.

CHARLEMAGNE

C'est la vérité. De ma part tu demanderas à l'émir de Babylone mille jeunes hommes et mille filles vierges de quatorze ans, mille éperviers mués, mille ours et mille lévriers bien accouplés. Il te les refusera. Alors tu exigeras en revanche quatre dents mâchelières de sa bouche et les tresses blanches de sa barbe. Huon, qui as tué Karlot, je te fais grâce ; mais si tu reviens sans avoir accompli mon message et sans me rapporter les quatre dents mâchelières de Gaudise, à ton retour, ne te montre pas devant moi, car je te ferai clouer aux fourches.

HUON

Il sera fait selon votre volonté. (*Aux assistants.*) Vous tous, Naimes surtout, merci.

CHARLEMAGNE

Retirez-vous ; je veux prier sur Karlot.

(Ils sortent.)

AMAURI

(Bas à Huon, en passant près de lui.)

Huon, me connaissez-vous?

HUON

Non pas.

AMAURI

Le jour où vous mourrez dans le pays lointain, souvenez-vous de mon visage et de mon nom. Je suis...

HUON

Peu m'importe.

(Amauri baisse le regard devant Huon, puis s'éloigne. Tous sont sortis, sauf Charlemagne et Huon. Huon semble perdu dans ses pensées. Charlemagne s'approche de lui et le regarde longuement.)

CHARLEMAGNE

Pourquoi ne t'ai-je pas tué? Pourquoi?... Ils voulaient tous m'abandonner; je suis trop vieux pour la solitude; il faut que je me soumette à leur loi. Huon, Huon, tu ne reviendras jamais ici...

HUON

Qui sait?

CHARLEMAGNE

Alors, sois maudit. Par le sang de Karlot, sois maudit. Ma haine est si puissante qu'elle ne peut se satisfaire que dans ta mort.

(Huon tire son épée et la tend à Charlemagne.)

HUON

Tenez.

CHARLEMAGNE

Tu es jeune et tu méprises la vie.

HUON

J'aime ma vie ; mais je sais que vous ne pourrez pas.

CHARLEMAGNE

Et pourquoi ne pourrais-je pas ?

HUON

Parce que mon destin est trop vaste et que je ne l'ai pas rempli.

CHARLEMAGNE

(Prend l'épée de Huon, hésite, puis la jette avec fureur.)

C'est vrai.

HUON

Votre jeunesse et vos actions sont derrière vous et vous regardent avec pitié.

CHARLEMAGNE

Adieu, sois maudit.

HUON

Vous n'avez plus puissance de me maudire.

(Charlemagne s'en va, tremblant, cassé. Huon ramasse son épée et le suit des yeux.)

Pauvre homme...

RIDEAU

TABLEAU III

AUBÉRON

Un chemin dans la forêt de Palestine : nuit et clair de lune. Gériaume est assis au pied d'un cèdre ; il mange des racines et chantonne.

GÉRIAUME

La vieille lavandière,
Ridée comme vieux cuir,
Lavait à la rivière
Linge plus noir que suie.
Fée, ô fée,
La lessive n'est pas achevée.

Vint à passer la reine :
« Lavandière, bonsoir.
Je veux laver moi-même,
Laver ton linge noir. »
Fée, ô fée,
La lessive n'est pas achevée.

Trempa dans la rivière,
Battit sur un galet,
Et sortit de l'eau verte
Linge plus blanc que lait.
Fée, ô fée,
La lessive est bientôt achevée.

(Entre Huon.)

HUON

Ho! bonhomme.

GÉRIAUME

Il n'y est pas.

HUON

Où va ce chemin?

GÉRIAUME

Il ne va pas.

HUON

Où tire-t-il?

GÉRIAUME

Il ne tire pas. C'est un honnête chemin qui ne fait de mal à personne.

HUON

Est-ce le chemin de Babylone?

GÉRIAUME

Non, c'est le chemin public.

HUON

Dis-moi, bonhomme, si on suivait ce chemin, où conduirait-il?

GÉRIAUME

Si ce chemin marchait, vous pourriez le suivre; mais il ne branle pas.

Fée, ô fée,
La lessive est bientôt achevée.

(Huon fait un geste d'impatience. Gériaume saute de côté.)

GÉRIAUME

Hé! tout doux.

HUON

Il y a trois jours que je n'ai pas mangé. N'as-tu rien à me donner?

GÉRIAUME

Arrachez des racines, comme moi. Je m'en nourris depuis vingt ans et n'en suis pas gras. Ce sont racines de cèdres où fut taillée la croix de Notre-Seigneur.

HUON

(Essaie d'y goûter.)

Je ne peux pas.

(Il se couche sur l'herbe.)

Empereur Charles, voici un an que je marche, est-ce donc ici le lieu où je dois mourir?

(Gériaume a terminé son repas; il boît à une source, fait quelques pas en sautillant, puis se plante devant Huon.)

GÉRIAUME

Je sais un conte.

HUON

Hein!

GÉRIAUME

Je sais un conte.

HUON

Tais-toi.

GÉRIAUME

Eh ! Pourquoi ? J'ai mangé, j'ai bu, je suis rassasié. Je vous conte un conte.

HUON

(Se dressant à demi; à part.)

Dans mon pays, on commence toujours par ces mots : je sais un conte.

GÉRIAUME

Le conte de l'homme vert qui n'avait qu'un œil au milieu du front, du roi des Corbeaux et de l'herbe bleue qui brise le fer.

HUON

(Se levant.)

Je le connais.

GÉRIAUME

J'en sais un autre : le conte de la mer qui chante, de la pomme qui danse et de l'oiseau qui dit tout.

HUON

J'en suis rebattu.

GÉRIAUME

J'en sais un autre : le conte du Bâtard du roi qui avait une fleur de lis d'or marquée sur la langue, et

de l'épée qui trancha le vent et fendit la cloche qui sonnait l'agonie.

HUON

Je le sais par cœur.

GÉRIAUME

Ce n'est pas vrai.

HUON

Je le prouve.

GÉRIAUME

J'écoute... j'écoute...

HUON

Je sais un conte. A la forêt
Autrefois un Bâtard vivait.
Un jour qu'il dormait dans le seigle,
De la montagne vint un aigle,
Qui dit : « Bâtard le bien nommé,
Ne montre ta langue à personne
Sauf au roi qui porte couronne,
Car un lis d'or y est marqué... »

GÉRIAUME

C'est cela, c'est cela... Mais peut-être me mentez-vous, ne savez-vous que le commencement du conte. Que vient-il après?

Un dimanche soir, sur le tard,
Chez le noble alla le Bâtard...

HUON

Chez le noble alla le Bâtard.
Le Bâtard dit au noble : « Noble,
Je n'ai rien, ni pré ni vignoble... »

GÉRIAUME

Et après? Quand le noble refuse sa fille au Bâtard s'il n'est noble et riche?

HUON

Le Bâtard partit à la guerre.
Trois ans il chevauche et il erre.
A la fin le général dit :
« Nul n'est plus fort ni plus hardi,
Bâtard, je te fais capitaine.
— Général, je vous rends merci,
Mais, las, mon cœur a de la peine... »

GÉRIAUME

Et après? Après? Pour l'amour Dieu qu'arrive-t-il quand le Bâtard retourne chez lui?

HUON

Enfin, la nuit de la Toussaint,
Le Bâtard perdit son chemin.
Contre le froid, contre la bise,
Il trouve l'abri d'une église.
A l'autel un prêtre défunt
Attend depuis cent ans quelqu'un
Qui veuille lui servir la messe.
Le Bâtard alors se confesse...

GÉRIAUME

Vous n'avez pas menti ; le prêtre lui donne une épée ; le Bâtard, avec cette épée, tue l'homme qui peut se changer en feuille sèche, en brume, en vent, en cloche qui sonne l'agonie.

HUON

Et le roi de France apprenant
Que le Bâtard trancha le vent,
A sa cour sans délai le mande.
Il lui dit : « Montre-moi ta langue. »
Et quand il voit la fleur de lis,
Il le reconnaît pour son fils.

GÉRIAUME

(Dansant.)

Tric, trac, tric,
Le conte est fini.
Trac, tric, trac,
J'ai vidé mon sac.

(Il s'arrête, et après un silence.)

Mais alors... Si vous savez mot pour mot ce conte...

(Il se prosterne.)

HUON

Que fais-tu ?

GÉRIAUME

Il y a trente ans que j'ai quitté Gironville près de Bordeaux, où je suis né. Mon nom est Gériaume. Alors régnait le duc Seguin.

HUON

C'était mon père.

GÉRIAUME

Il n'était pas encore marié dans ce temps.

(Il s'approche à genoux et baise le bas du bliaut de Huon.)

HUON

Gériaume, Gériaume, lève-toi.

GÉRIAUME

Il y a vingt-huit ans que je n'avais vu visage de chrétien ni entendu le beau parler de France. Je contais des contes aux arbres de la forêt, qui n'entendent que le langage païen et qui ne me répondaient pas. J'ai oublié le goût du vin et je ne sais plus quel bruit fait un couteau quand il entre dans une miche de froment bluté. Aussi bien, fils du duc, ce n'est pas seulement la frange de votre bliaut que je baise ni devant vous que je m'agenouille.

(Il se relève.)

HUON

Comment es-tu venu ici?

GÉRIAUME

Quand j'étais jeune, j'ai tué un homme. Paix en fut faite, à condition que j'irais au Saint-Sépulcre, outre-mer. Quand je m'en retournai, je fus pris par les Sarrasins; puis je me mariai avec la fille d'un

marchand ; dans tout le pays, il n'y a pas un carré de terre, jusqu'à l'Arbre Sec qui est le bout du monde, où je n'aie été. La fille du marchand me battait et croyait à Mahomet et à Tervagan, en sorte que je recevais des coups et que je perdais mon âme. Une nuit qu'elle dormait, j'ai quitté la maison et me suis retiré dans ce bois où je fais pénitence en mangeant des racines. Je puis vous conduire où vous voudrez, car je connais tous les chemins.

HUON

Je vais à Babylone accomplir un message de l'empereur Charles à l'émir Gaudise.

GÉRIAUME

Il y a deux routes. L'une est bonne et sûre ; on y trouve des maisons riches, des bourgs, des villes et des châteaux ; mais elle est longue, il faut un an tout plein pour la parcourir. L'autre vous conduirait à Babylone en quinze jours.

HUON

Ma foi, je serais bien fou de séjourner un an, quand je puis arriver en quinze jours.

GÉRIAUME

Mais il y a grand péril par la voie courte.

HUON

Dis-moi quel péril ?

GÉRIAUME

(Il baisse la voix.)

Il faut franchir ce bois que vous voyez, qui a bien quarante lieues ; et là-dedans demeure un nain qui n'a que trois pieds de haut, mais qui est plus beau que le soleil en été. Il se nomme Aubéron. Si un homme entre dans ce bois et lui adresse la parole, il tombe en son pouvoir et ne peut plus en sortir de sa vie. Quand vous voudrez traverser la forêt, vous le verrez devant vous, il vous saluera au nom du Dieu de Majesté. Si vous ne lui répondez pas, il deviendra furieux, il fera pleuvoir et venter, il fera couler des rivières et s'élever des villes ; mais ce sont fantômes ; vous passerez les rivières à pied sec et vous fendrez les murs comme de la fumée. Gardez-vous de répondre un seul mot quand il parlera ; car je vous dis la vérité, si vous parlez, vous êtes perdu, et vous ne vous délivrerez jamais plus de lui.

HUON

Hé ! je n'aurai qu'à tenir ma langue. Entrons dans le bois du nain Aubéron.

(Il marche vers le fond ; à ce moment on entend une musique mystérieuse qui s'évanouit presque aussitôt.)

GÉRIAUME

Arrêtez, arrêtez ; n'avez-vous pas entendu ?

HUON

Le diable ne me mettra pas en fuite avec de la musique, dût-il battre tous les chaudrons de l'enfer.

(Il s'avance encore. Aubéron apparaît, c'est un nain merveilleusement beau, vêtu de riches étoffes, baigné d'une clarté éclatante et douce. Huon recule.)

AUBÉRON

Homme qui passes dans mon bois,
Par le sel, le chrême et la croix,
Je te salue.

HUON

(A Gériaume.)

Gracieuse est sa bienvenue.

GÉRIAUME

(A Huon.)

Soyez muet, bouche cousue;
Sinon jamais
Nous ne sortons du bois épais.

AUBÉRON

Sous mes cèdres et mes cyprès,
Dans ma clairière,
Dans mon palais et dans ma terre,
Dans Montmur à l'étroite archère,
Sois salué.

GÉRIAUME

(A Huon.)

Pour l'amour Dieu, restez muet.

HUON

Pourtant.

GÉRIAUME

Mieux vaut être tué
Que...

AUBÉRON

Je t'en prie,
Par tous les saints et par Marie,
Fils, salue-moi.

HUON

(A Gériaume.)

L'enfançon est beau comme un roi.
Son regard est perçant et droit,
Son corps rayonne;
Mieux que l'argent pur sa voix sonne;
Ah! plus clair je ne vis personne.

GÉRIAUME

Ne parlez pas.

HUON

Son arc mesure un demi-pas,
Il faut pour le prendre en mes bras
Que je me baisse.
Que craindrais-je de sa jeunesse?

GÉRIAUME

Avant que Jésus-Christ ne naisse,
Il était né.

AUBÉRON

Huon, Huon, homme étonné,
Plus que moi ne crois pas Gériaume.
Si tu as franchi mon royaume,
Tu me dois le salut, Huon.

HUON

Il sait mon nom.

GÉRIAUME

Il sait mon nom.

AUBÉRON

Huon, homme sans confiance,
Je te connais. Tu viens de France,
L'empereur t'a déshérité,
Et tu marches vers la cité
De Babylone.
Et tu marcherais tout l'automne,
Tout l'hiver et tout le printemps,
Et bien des jours et bien des ans
Sans l'atteindre, aussi t'aiderai-je.

GÉRIAUME

(*A Huon.*)

Ne répondez pas, c'est un piège.

AUBÉRON

Et si tu l'atteignais jamais,
Ton message ne remplirais,
Car il faut montrer patte blanche
Auprès du portier du palais.
Je veux t'aider d'amitié franche;
Mais d'abord salue-moi, Huon.

(Huon fait un mouvement.)

GÉRIAUME

(Le retenant.)

Pas un mot, pas un mot, sinon
Nous demeurerons cent années
Dans les clairières enchantées.

AUBÉRON

Huon, tu ne me réponds point.

HUON

(A Gériaume.)

Je ne peux pas...

GÉRIAUME

Serrez le poing,
Mais par Dieu ne lui parlez mie.

AUBÉRON

Je ne suis pas de diablerie.
Tu n'oses pas, mon beau neveu,
Me saluer au nom de Dieu;
Sache toute ma destinée.

Je naquis, voici mille années;
Mon père était Jules César,
Homme de guerre et de hasard,
Qui conquit la terre hongroise.
Un soir, à l'heure où tout s'accoise,
Il trouva dans ce bois gisant,
Morgue la fée à demi-morte.
A Constantinople il l'emporte;
Je suis leur fils; pendant sept ans
Elle me nourrit dans ses flancs,
Puis meurt, le jour des relevailles.
Montmur est mon fief; ses murailles
Dressent des tours de bronze et d'or;
Le mal n'y entre, ni la mort;
Sur des chemins de pierres bleues,
Il y faut cheminer sept lieues
Et de tous péchés être pur,
Pour trouver la porte.
A Montmur
Je te souhaite bienvenue...
Si toutefois tu me salues.

HUON

(*A Gériaume.*)

L'enfançon est, en vérité,
Plus beau que le soleil d'été.
Ah ! pourquoi ne lui parlerais-je ?

GÉRIAUME

(*A Huon.*)

Seigneur, fuyons le sortilège.

AUBÉRON

Huon, as-tu donc résolu
De me refuser ton salut ?
Huon, il faut que tu me parles,
Car j'ai plus de pouvoir que Charles
Qui t'a banni du pays franc.
Bien que mon poil ne soit pas blanc,
Par le bois et par la prairie,
Je tiens puissance de féerie,
Et jamais tu ne franchiras
Ma forêt, si je ne veux pas.

(*Il disparaît; on entend encore sa voix.*)

Huon, Huon, fils téméraire,
Crains de tomber sous ma colère.

HUON

Reculer devant cet enfant...

GÉRIAUME

Il vaut mieux cheminer un an
Par les bourgs et les villes riches,
Que d'errer par les bois, les friches,
Sous le coup de l'enchantement.

HUON

Reculer devant cet enfant...

GÉRIAUME

Un enfant... Son enfance est vieille...
Le vin a pris de la bouteille
Depuis qu'il a quitté le sein.

HUON

Et reculer devant un nain...

GÉRIAUME

Un nain... mais grand comme le monde.
De Saragosse à Trébizonde,
Il vole en un seul clin de cil.

HUON

Un nain si clair et si subtil...
Allons, Gériaume, allons.

GÉRIAUME

Arrière.

HUON

Nous traversons la clairière ;
Peut-être nous a-t-il menti.

GÉRIAUME

Il est puissant...

HUON

Il est petit.

(Il s'élance.)

LA VOIX D'AUBÉRON

O lune amie, ô lune douce,
Qui remplis le silence blanc,
Que ta lumière se rebrousse

Et remonte au ciel éclatant ;
Et que la ténèbre profonde,
Des mystérieux réservoirs
Jaillisse, s'épande et débonde,
A flots noirs sous les cèdres noirs.

(*Obscurité sur le théâtre.*)

GÉRIAUME

Seigneur...

HUON

Où es-tu donc ?

GÉRIAUME

Hé ! Maître...
Je ne sais pas ; je suis peut-être
Là-bas ; peut-être suis-je ici...

LA VOIX D'AUBÉRON

Ténèbres et lune, merci.

GÉRIAUME
(*Dans l'obscurité.*)

Est-ce vous ? Est-ce vous ?

HUON

Gériaume.
Ah ! je me suis meurtri la paume
Et je me suis cogné le front ;
Maudit soit le nain Aubéron.

LA VOIX D'AUBÉRON

Eclair, tire ta courte dague,
Perce, troue, aveugle, zigzague,
Tourne, fringue, parade, tords.
Hardi ! Hardi ! Cours. Brise. Mords.

(*A la lueur des éclairs. Gériaume retrouve Huon et se précipite vers lui.*)

GÉRIAUME

Il faudrait quitter cette place.

LA VOIX D'AUBÉRON

Eclair, éclair, je te rends grâce,
Mon bon serviteur, net, vif, brut.

(*Grondements de l'orage.*)

Accorde ton glapissant luth
Aux bondissements du tonnerre,
Vent de la mer et de la terre...

(*La voix d'Aubéron se perd dans le roulement de la foudre. La tempête fait rage. Elle cesse brusquement, se dissipe comme un cauchemar chassé. La lune brille paisiblement. Huon est resté debout à sa place; Gériaume est accroupi à ses pieds. Peu à peu il s'enhardit, se lève, regarde, se frotte les yeux.*)

GÉRIAUME

Suis-je éveillé ? Dormez-vous ?

HUON

(*Souriant.*)

Non.

GÉRIAUME

Qui fit ce vacarme ?

HUON

Aubéron.

GÉRIAUME

Je suis moite, j'ai chaud, je tremble...
Le monde s'écroule, il me semble
Ouïr le dernier jugement ;
Et puis tout est là, brusquement,
Paisible, indifférent, lunaire.
Je vais dire mon Notre Père
Pour dissiper ce cauchemar.

HUON

Gériaume, tu prieras plus tard ;
Il faut aller à Babylone.
(*Il se dirige vers le fond.*)

GÉRIAUME

C'est ma dernière heure qui sonne.

HUON

Nous passerons ; je t'en réponds.

AUBÉRON

(*Il apparaît sur le rocher.*)

Quand me salueras-tu, Huon ?
N'espère pas que je me lasse,
J'ai l'éternité devant moi,
Je disputerai chaque place,

Empan par empan, doigt par doigt.
Derrière chaque marjolaine
S'embusquent les enchantements,
Et pour traverser mon domaine,
Huon, il te faudrait cent ans.
On me vainc, mais herbe par herbe;
Chaque heure gagne à peine un fil,
Entré chez moi jeune homme imberbe,
On sort barbu jusqu'au nombril.
Tu doutes, tu doutes... Ecoute :
Pour obstruer encore ta route,
Vois, j'embouche ce cor d'argent,
Et quand il chante, nulle gent
Ne résiste au rythme qu'il marque ;
On s'efforce, on se piète, on s'arque;
En vain, en vain... le rythme est roi,
Il faut baller selon la loi.

(Il sonne du cor; d'abord lent, le rythme s'anime peu à peu.)

HUON

Ah ! quelle force me possède ?

GÉRIAUME

Que ce cèdre me vienne en aide ;
Je me sens soulevé du sol.
Au secours.

HUON

(Il s'accroche à un rocher.)

C'est comme un envol.
Qui me pousse hors de ma gangue.

GÉRIAUME

Je roule, je houle, je tangue,
Je n'en puis plus.

HUON

Hardi ! Luttons.

GÉRIAUME

Un gnome habite en moi. Ses bonds
Disloquent toute ma carcasse...
Huon, secourez-moi, par grâce.

HUON

A ce rocher je suis lié.
Mon sang frappe comme un bélier
Contre mon flanc, contre ma tempe.

GÉRIAUME

Mes bras sont noués par la crampe;
Des fourmis mangent mes talons.
Puisqu'il le faut, tant pis, ballons.

(Il danse et chante.)

Dans la cheminée
Cinq jambes tombèrent,
Cinq jambes gauches, cinq droites aussi,
Dansons le lundi, dansons le mardi.

(Huon s'efforce de résister.)

Dans la cheminée
Cinq têtes tombèrent,
Et après elles cinq corps aussi,

Dansons le lundi, dansons le mardi,
Dansons mercredi, puis dansons jeudi.

(*Le rythme du cor s'accélère. Huon se met à danser et à chanter.*)

HUON

Les bras s'ajustèrent,
Les jambes, les têtes,
A gauche, à droite, les cinq corps aussi.

GÉRIAUME ET HUON

(*Ensemble.*)

Dansons le lundi, dansons le mardi,
Dansons mercredi, puis dansons jeudi,
Et dansons aussi, et dansons aussi,
Pour le vendredi, pour le vendredi.

(*Gériaume épuisé tombe à terre. Le chant du cor devient plus lent. Huon danse avec gravité.*)

HUON

Ainsi, Seigneurs, les corps sans âme dansent
Depuis lundi jusques à vendredi,
Car seuls les juifs dansent le samedi,
Et les chrétiens s'ébattent le dimanche.

(*Huon essoufflé s'appuie contre un arbre. Aubéron descend de son rocher et s'approche de lui.*)

AUBÉRON

Huon, Huon, te voici donc
Tremblant et plié comme un jonc

Que le vent contre un arbre couche.
Un souffle court force ta bouche,
Ton cœur fait le bruit d'un claquet.
Le fils de France me narguait
Et voici qu'il est hors d'haleine.

(Il rit.)

Huon, j'ai pitié de ta peine,
Et je veux t'aider malgré toi.
Tu es un enfant, je suis roi ;
Vainement ton courage s'use
Contre mon pouvoir et ma ruse,
Mais je n'en abuserai pas.

(Il regarde un moment en silence.)

Vraiment, Huon, tu n'es pas gras.
Que diraient les gens de ta ville
S'ils te pouvaient voir là, débile,
Efflanqué, sans souffle, caduc,
Eux qui savaient nourrir leur duc
De grives fleurant le genièvre.
Ah ! ils te trouveraient bien mièvre,
Mal en point, mal avantagé...

Je le sais, tu n'as pas mangé
Depuis trois jours, beau fils de France.
Carême, Jeûne et Abstinence
Sont trois maussades compagnons ;
Ils nous suivent, nous les fuyons,
Les sournois, les furtifs, les lâches ;
Mais obstinément ils s'attachent
Et nous étranglent à la fin,
Au carrefour de Meurt la Faim.

Bien que tu sois sans courtoisie,
Je veux t'aider. Ta fantaisie
Peut s'amuser à tous les jeux.
Choisis; j'ai mille maîtres queux
Pour satisfaire tes caprices,
Mes nains vont quérir les épices
Dans les jardins du paradis.
Que mangeras-tu donc ? Choisis.

(*Huon a repris son souffle, et suit avec anxiété les paroles d'Aubéron. Gériaume à croupetons se traîne à distance respectueuse du nain.*)

Quoi ? Gâteaux de fine farine ?
Pâtés de pluvier ? De géline ?
Ours ? Cerf de graisse au poivre chaud ?
Cygne ? Sanglier ? Paon ? Agneau
Baignant en sauce giroflée ?

HUON

Oh !

AUBÉRON

Tu seras servi d'emblée.
Qui mange bien, dit le dicton,
N'est jamais traître ni poltron.
Préfères-tu le héron, l'oie ?

GÉRIAUME

Oh !

AUBÉRON

Pour toi mes chasseurs giboient,
Mon verger fleurit, mes verveux
Captent les poissons écailleux.

HUON

Oh !

AUBÉRON

Mes vives abeilles ruchent.
Voici des vins à pleine cruche...

GÉRIAUME

Oh !

AUBÉRON

La coupe... la large nef
Qu'on vide et remplit derechef
Et qui répand parmi les chambres
Un parfum d'herbe et de gingembre.

HUON

Oh !

(Il n'est plus maître de lui; il va adresser la parole à Aubéron : mais Gériaume le saisit par le bas du bliaut avec violence. Huon demeure indécis. Un silence.)

AUBÉRON

Mais peut-être juges-tu
Que cet endroit est un peu nu,
Battu des vents et noyé d'ombre
Pour y festoyer sans encombre.
Pourtant le clair de lune y luit,
Paisible sur la tiède nuit
D'où le cèdre s'élance et règne ;

Le bocage féerique baigne
Dans un silence bleu d'argent...
Tu trouves ce calme indigent,
Le bois sec, la lune équivoque...
A ton aise, Huon. J'évoque
Un haut palais couleur du temps;
La grande salle a sept arpents,
Mille colonnes de dix toises
Portent le plafond de turquoise
Dessus leurs chapiteaux marbrins;
Les jets d'eau fusent aux bassins,
Les drapeaux battent sur les hampes,
Le soleil brûle dans les lampes,
Et les dames ont les yeux verts...
Tu n'es pas content; je m'y perds.
Que faut-il pour te satisfaire ?
Un dîner rustique, sur l'aire,
Le crépuscule à l'horizon
D'un ciel de France, une chanson,
La rumeur d'un soir de vendange...

HUON

(*Eclatant.*)

Eh! que m'importe si je mange.

GÉRIAUME

(*Avec épouvante.*)

Ayez pitié de nous, Seigneur.

(*Huon reste interdit. Aubéron éclate de rire.*)

AUBÉRON

Huon, voici le cri d'un cœur
Détaché des biens périssables.
Votre courtoisie est de table
Et votre premier mot a faim.
Eh quoi ! vous avez peur d'un nain
Qui vous aime plus que soi-même...
Je sais bien qu'au bout du carême
Les cloches, dans leurs clochers, sont
Plus gaillardes au carillon
Et se revanchent du silence.
Vous leur ressemblez, fils de France...

HUON

Ah ! ne vous moquez pas de moi.
Je suis pauvre et vous êtes roi,
Je suis homme et vous êtes fée;
Toute ma force est étouffée
Par la fatigue et les hasards;
Le sort m'étreint de toutes parts.
Aussi bien, prince de féerie,
Si ma volonté s'est trahie,
Si je suis plus faible en vos rêts
Que le brin d'herbe des forêts
Où votre enchantement rayonne,
Si ma vie et si ma personne
Vous appartiennent désormais,
Entre vos mains je les remets
De mon chef et de bonne grâce;
Si, de ce jour, de cette place,

Je suis à vous d'âme et de corps,
Pendant que je sens libre encor
Ma pensée au fond de moi-même,
Par l'huile, le sel et le chrême,
Je vous rendrai votre salut.

AUBÉRON

Beau neveu, c'est bien répondu,
Et fort malignement...

HUON

Du reste,
Aubéron, roi subtil et preste,
Enfançon sylvestre et doré,
On vous appartient de bon gré.
Joie est promise à qui vous touche;
Je suis vôtre comme la mouche
Est serve du soleil d'été.

AUBÉRON

Je t'aime pour ta loyauté,
Huon : belle âme et langue fine,
Noble courage qui s'obstine,
Mais aussi sourit au destin,
Un vrai Français de France enfin.
Ne crains rien, Huon, sur ma terre
Tu passeras sans bruit de guerre,
Et tu sortiras librement ;
Ne crois pas Gériaume, il te ment.

GÉRIAUME

Seigneur...

AUBÉRON

Plutôt.... il outrepasse.
La vérité paraît de glace
Au feu de son esprit gascon;
L'esprit souffle, la glace fond;
Mais l'intention reste pure.

GÉRIAUME

Seigneur Aubéron, je vous jure...

AUBÉRON

Peut-être a-t-il trop écouté
Les rossignols des nuits d'été
Qui, dans la clairière feuillue,
S'enchantent à gorge perdue
En racontant ma gloire aux bois :
Beaux menteurs, ivres de leur voix.
Il est vrai, parfois mon caprice
A maltraité quelque novice...
Mais toi, je t'aime, beau neveu,
Si je t'arrêtais, c'était jeu ;
Et maintenant choisis et mange.

GÉRIAUME

Pardon, Seigneur, vous êtes ange;
J'étais berné par le Malin;

Je veux dire chaque matin
Quatre *Ave* pour ma pénitence.
Un rien nous suffira...

HUON

Silence.

AUBÉRON

Ensuite, Huon, je parlerai :
Tu recevras l'anneau doré
Et je te montrerai la route ;
Mange d'abord et puis écoute.

HUON

Puisque de vous je suis aimé,
Sire Aubéron, ventre affamé
Aujourd'hui aura des oreilles.
Si je jeûne depuis trois veilles
Encor j'attendrai bien un peu ;
Vous m'arrêtiez, c'était par jeu ;
Moi j'ai manqué de courtoisie ;
Je m'en excuse et je vous prie,
Aubéron, de parler d'abord.

AUBÉRON

Cette parole vaut de l'or.

HUON

Gériaume est de mon avis.

GÉRIAUME

(*Figue et raisin.*)

Certes.

AUBÉRON

Au sortir de ma forêt verte
Tu verras Babylone ; un nain
Te montrera le court chemin.
Le palais de Gaudise à droite
Comme châsse d'argent miroite.
Il faut traverser deux vergers,
Le premier, verger d'orangers,
Est gardé par un portier rouge,
Haut de six pieds, porteur de vouge,
Qui coupera ton poignet droit
Si tu ne marches sur la croix.
Franchis la porte à six arcades :
Le second, verger de grenades,
Est gardé par un portier blanc ;
Si tu n'adores Tervagan,
D'un seul élan de sa faucille
Il te fauchera la cheville,
Droite ou gauche, à ton bon vouloir.
Le troisième portier est noir ;
Il est armé d'un cimeterre,
Et si tu ne t'étends par terre
Et ne baises son chapelet,
En invoquant saint Mahomet
Qui des païens est le prophète,
Celui-là te tranche la tête.

(*Il donne son anneau à Huon.*)

Mais je te donne cet anneau
Et tu passeras sans défaut,
Et sans qu'il te manque un seul membre.
Puis tu entreras dans les chambres ;
Mon pouvoir ne va pas plus loin.

HUON

Ah ! comment...

AUBÉRON

Je n'exige point
De remerciements, mais des actes.
Que ta conduite soit exacte,
Et surtout, Huon, ne mens pas.
Si tu cours péril de trépas,
Appelle-moi ; en droite ligne,
Dans le même temps que l'œil cligne,
Je volerai pour ton secours;
J'entends d'ici, Huon, j'accours.
Mais si tu mens, si tu m'appelles
Sans raisons d'angoisses mortelles,
D'un coup, tu me perds tout entier,
Cœur, pouvoir, secours, amitié.

HUON

Dieu me garde de telle perte,
Gentil roi de la forêt verte.

AUBÉRON

Que veux-tu manger maintenant ?

GÉRIAUME

Du pain... du beau pain de froment...

HUON

Qu'il décide.

GÉRIAUME

Et du vin de France.

(Un nain apporte un énorme pain. Gériaume tire son couteau, puis il hésite.)

AUBÉRON

Hé ! Gériaume, remplis ta panse.

GÉRIAUME

(Il tranche le pain.)

Le pain chante sous le couteau...
Depuis trente ans... Non, c'est trop beau.
Le blé ruisselait dans la grange,
Chez nous... Ce pain, que je le mange..
Il faut que je mange à genoux...

(Il s'agenouille. Aubéron se cache le visage dans les mains.)

HUON

Aubéron, pourquoi pleurez-vous ?

AUBÉRON

Cet homme à genoux, je l'envie ;
Je suis le Maître de féerie
Et rien ne manque à mon destin,
Sauf d'être un simple et d'avoir faim.

HUON

N'est-ce que cela ?

AUBÉRON

Je t'adjure,
Huon, que ton âme soit pure.
Ne trahis pas le petit roi
Qui t'aime...

HUON

J'en jure ma foi.

AUBÉRON

Ton cœur est léger dans sa force ;
Une ombre qui passe l'amorce ;
Qui sait si tu ne m'oublieras ?

HUON

Sire Aubéron, ne pleurez pas.

AUBÉRON

Je songe à ta grande souffrance.

(*Des nains apportent de grandes coupes de vin.*)

GÉRIAUME

Saint Andoche, du vin de France !

(*Il prend une soupe, la pose sur l'herbe devant lui, et se prosterne.*)

HUON

Gériaume, que fais-tu ?

GÉRIAUME

Voyez ;
Je mangeais, les genoux ployés,
L'humble pain ; mais ce vin de gloire
Je me prosterne pour le boire.

RIDEAU

TABLEAU IV

LES JARDINS DE L'ÉMIR

Au fond, la porte du palais; le portier noir, armé du cimeterre, sommeille debout, appuyé contre une colonne. A droite, un bassin avec un jet d'eau, des arbres et des taillis.

Entrent HUON *et* GÉRIAUME

GÉRIAUME

Les vergers de l'émir abondent en arbres verdoyants et en fruits délectables. J'ai couru le monde jusqu'à l'Arbre Sec qui est au bout, et jusqu'à l'Inde où se trouvait le paradis terrestre, d'où furent chassés notre père Adam et sa commère Eve, mais jamais je ne vis pays si merveilleux, bien approvisionné de toutes choses, emmusiqué d'oiseaux et rafraîchi de fontaines. Vive Dieu ! Si je n'étais né à Bordeaux, je voudrais demeurer ici... Ah ! la dernière porte... Le portier noir dort, il attend la relève. Franche figure, ma foi. Il est en bon point, gras et vermeil, et il dodeline du chef comme un chanoine à vêpres. Dormez, dormez, seigneur portier, nous franchirons commodément votre porte, sans que vous tiriez votre cimeterre.

(A *Huon.*)

Le nain Aubéron ne nous a pas menti. A la pre-

mière enceinte, se tenait un gardien rouge, à la deuxième, un blanc, et voici le noir. Nous avons passé sans dispute et sans horions, rien qu'en montrant l'anneau qui est à votre doigt. Heureuse rencontre que celle du petit roi de féerie. Je vous propose, Huon, de lui crier merci du seuil de ce palais, puisque aussi bien sa puissance s'y arrête, et qu'il ne nous protégera plus quand nous serons entrés là-dedans. Hé quoi ! Huon, ne m'entendez-vous pas ?

HUON

(*Avec impatience.*)

Crois-tu vraiment, Gériaume, que le nain Aubéron m'a protégé ?

GÉRIAUME

Si je le crois...

HUON

N'est-ce point le hasard ?

GÉRIAUME

Le hasard? Vous délirez...

HUON

Qui t'assure que, sans l'anneau, nous n'aurions pas franchi les portes à notre gré ?

GÉRIAUME

Par Dieu, Huon, votre esprit se trouble. Les prodiges ne se sont-ils pas réalisés un par un ?

HUON

Ah! quels prodiges ?

GÉRIAUME

N'avons-nous pas traversé la forêt sans encombre? Un gnome, ce matin, ne nous a-t-il pas enseigné le chemin de Babylone ? Le pain était-il pétri de mensonge et non de beau froment bluté? Le vin était-il boisson de fantômes ?

HUON

Qu'importe. Ai-je besoin de béquilles ? Dois-je m'enchaîner à une amitié où je ne suis pas sûr d'être payé de retour ? Je veux éprouver Aubéron. C'est l'achoppement de sa foi et de sa puissance. Je l'appelle, nous verrons bien s'il me répond et s'il m'apporte son secours, comme il l'a promis.

GÉRIAUME

Huon, n'oubliez pas les commandements du nain :
Mais si tu mens, si tu m'appelles
Sans raison d'angoisses mortelles,
D'un coup tu me perds tout entier,
Cœur, pouvoir, secours, amitié.

HUON

(*Appelant.*)

Aubéron ! Aubéron !

GÉRIAUME

Huon, quel démon vous possède et s'agite en vous? Je ne vous reconnais plus; vous voici traître et déloyal.

HUON

Au diable, Gériaume, tes peurs et tes rêveries...
Sire Aubéron, roi du royaume vert,
Par saint Michel du Péril de la mer,
Ecoute-moi du fond de ta demeure,
Quitte Montmur, accours ici sur l'heure,
Car ton ami Huon est en danger
De male mort au milieu du verger.
Sire Aubéron, entends-tu ma prière ?
Si tu ne viens, plus vif que la lumière,
A mon secours, quand je suis assailli,
Maudit sois-tu, tu m'as déjà trahi !

GÉRIAUME

Huon !

(*Il est atterré. Huon attend avec tranquillité. Aubéron et Malabrun apparaissent à droite, dans le taillis, sans être aperçus.*)

AUBÉRON

(*A Malabrun.*)

C'est lui. Oh ! il a manqué à sa foi; il n'a pas gardé sa parole, il m'appelle sans nécessité; je ne veux pas qu'il me voie. Restons cachés, Malabrun, dans le taillis. Son appel m'a traversé le cœur, j'ai couru plus vite que la pensée ; le froid du vent me

coupait le souffle et la terre fuyait sous moi comme une boule folle; j'ai volé à son aide et, pendant ce temps, Huon m'offensait de son doute, violait son serment et rompait, si tôt, notre amitié.

MALABRUN

Sa force éclate comme la branche d'un arbre trop vigoureux, rebondi de sève; sa jeunesse est si violente qu'elle emporte même son cœur.

AUBÉRON

Tais-toi, écoute.

HUON

Eh bien ! Gériaume, le nain est-il accouru à mon appel ? Il nous a trompés et se moque de nous maintenant. Mais je pénétrerai quand même, tout seul, sans aide, dans le palais de l'émir Gaudise et j'accomplirai mon message.

(*Il retire l'anneau de son doigt.*)

GÉRIAUME

Qu'avez-vous fait ? Vous avez perdu l'amitié d'Aubéron et il vous abandonne.

(*Huon regarde longuement l'anneau.*)

AUBÉRON

Partons, Malabrun, je ne peux plus l'entendre ni le voir, puisqu'il m'a renié.

MALABRUN

Il ne vous a pas renié; la fougue de son sang et

l'aventure l'enivrent; il secoue tous les jougs; c'est un jeune animal qui fonce sur les arbres, les haies, et sa mère même, par joie; il bat l'espace et prend possession de la vie; ce sont bourrades véhémentes; il veut être seul, au centre de sa force, et regarder le monde sans œillères. Aubéron, n'écoutez pas votre ressentiment. Accueillez les amis que Dieu vous donne, qui ne soient ni trop sages, ni trop mous, et qui sachent gambader joyeusement, au risque de vous bourrer.

AUBÉRON

Par Dieu, à quoi songe-t-il ?

HUON

(*Se décidant soudainement.*)

Cet anneau qui m'a protégé, je le jette au diable !

AUBÉRON

Oh !

GÉRIAUME

Huon, vous vous perdez.

MALABRUN

Ah ! comme le danger l'excite; la belle imprudence.

AUBÉRON

Tais-toi.

HUON

(*Au portier qui se réveille brusquement.*)

Eh! l'homme, laisse-moi passer.

LE PORTIER

Dis-moi d'abord de quelle terre tu es né ? Si tu es Français, je te couperai la tête. Explique-moi aussi comment tu as franchi les deux autres portes.

HUON

De ceci, je n'ai pas à te rendre compte. De quelle terre je suis né, tu le sauras; je ne suis pas Français; je suis né en terre sarrasine.

AUBÉRON

Il a menti... il a menti...

LE PORTIER

Je ne te crois pas, tu n'as pas visage de païen. Et le serais-tu, je ne pourrais t'ouvrir la porte. C'est aujourd'hui la fête de la Saint-Jean d'été; nul homme, selon le commandement de l'émir Gaudise, ne doit entrer en armes dans le palais. Au large, vassal.

HUON

(*Tirant son épée.*)

Damné soit qui t'engendra, glouton.

GÉRIAUME

Huon, Huon, vous avez renié votre ami, le roi de

féerie, et maintenant vous venez de mentir et d'offenser le Dieu de vérité.

(*Huon hésite.*)

AUBÉRON

Il a menti. Aucun être né d'une femme ne me gardera donc sa foi.

MALABRUN

Vous leur en demandez trop. Jeunes et hardis, ils mentent par légèreté et par joie, vieux, par crainte et par ruse ; telle est leur étoile.

AUBÉRON

Je souffre trop à demeurer ici. Esprit du vent, ramasse ton vaste manteau qui flotte sur le monde, enveloppe-moi dans son étoffe impondérable et emportemoi à Montmur. Huon, je t'aimais... Huon...

(*Il a élevé la voix sur ce dernier mot. Aubéron et Malabrun disparaissent.*)

HUON

Entends-tu ?

GÉRIAUME

Un petit souffle d'enfant... de nain...

HUON

Un sanglot qui s'éloigne et que le vent roule...

GÉRIAUME

Et votre nom...

HUON

Mon nom, peut-être...

GÉRIAUME

La voix d'Aubéron...

HUON

Ah ! quel démon m'échauffait et parlait en moi? Quelle action ai-je accomplie ? J'ai renié mon ami, le gentil roi ; j'ai jeté imprudemment son anneau, et j'ai menti malgré mon honneur et sa défense. Il m'a abandonné pour me punir, comment poursuivrai-je mon message sans son aide? Me voici, maintenant, et pour de vrai, en péril de mort...

GÉRIAUME

Demandons humblement pardon et prions à genoux...

HUON

(*Au portier.*)

Hé ! l'homme, je n'ai pas dit la vérité; j'ai franchi les deux premières portes grâce au pouvoir d'un anneau d'or que j'ai perdu par sottise dans le verger, et qu'on ne retrouvera pas. Je ne suis pas sarrasin mais chrétien. Par le fils de Dieu qui fut mis en croix pour mes péchés, j'entrerai en armes dans le palais de l'émir; et dussé-je mourir, Gaudise entendra le message de Charlemagne.

LE PORTIER

(*Il tire son cimeterre.*)

Ohé ! vassal, tu ne franchiras le seuil.

HUON

Je te clouerai à ta porte, portier.

(Ils combattent. Le portier tombe blessé.)

HUON

(A Gériaume.)

Mon bon Gériaume; voici le moment de nous séparer. Attends-moi six jours dans le verger. Si au matin du septième je ne suis pas revenu, retourne en France où tu donneras de mes nouvelles au vieux Naimes, qui est mon parent, et tu feras prier les gens de Bordeaux pour mon salut. Adieu.

(Il entre rapidement. Gériaume se précipite pour l'embrasser; mais il recule devant le seuil. Gériaume demeure un instant pensif, puis il s'approche du portier qui a un mouvement de peur et de supplication.)

GÉRIAUME

Ne crains rien, portier, je ne veux pas t'achever. Je ne suis pas ton ennemi.

LE PORTIER

Je suis blessé à mort. Ton maître m'a tué. Je défendais ma porte, je finis en mon lieu, comme un bon portier.

GÉRIAUME

Nous autres, serviteurs, nous mourons obscurément; notre destinée l'exige.

LE PORTIER

Pourtant je n'étais pas vieux, et les jardins sont beaux en été. Apporte-moi un peu d'eau dans le creux de ta main.

(Gériaume obéit.)

Merci. Je veux te donner un avis... Cache-toi dans le bosquet derrière la fontaine. Tu attendras ton maître; personne n'y passe, tu seras en sûreté; la nuit tu cueilleras les fruits du verger, pour te nourrir... Mais ton maître ne reviendra pas...

GÉRIAUME

Ne parle plus; ne te fatigue pas; peut-être ta blessure n'est-elle pas mortelle?

LE PORTIER

Si... Si... Personne ne se souviendra de moi... L'émir ne sait pas mon nom... Et que suis-je? Rien... n'est-ce pas?

GÉRIAUME

Dis-moi ton nom... Je le répéterai quelquefois... Je mourrai peut-être pour mon maître, comme toi, sans qu'il l'apprenne... Dis-moi ton nom...

LE PORTIER

Attends... attends... j'ai oublié... Quand j'étais petit, ma mère m'appelait.. comme ceci... en riant... et en frappant dans ses mains... j'ai oublié... attends... attends...

(Il meurt. Gériaume s'agenouille.)

GÉRIAUME

Nous ne sommes pas de la même race; je ne sais pas comment il faut prier.

RIDEAU

TABLEAU V

L'ÉMIR DE BABYLONE

Le palais de l'émir. Au fond, sur une estrade, l'émir Gaudise, à ses côtés, sa fille Esclarmonde et Galafre. Les chevaliers sarrasins sont accroupis autour de la scène; devant eux des corbeilles de gâteaux et de fruits et des coupes. Au milieu du théâtre, le chanteur et la danseuse. Dans un coin, un orchestre babylonien; grattements de corde sur lesquels s'élèvent, à des intervalles assez longs, les strophes de la chanson : la danseuse ondule, presque immobile.

LE CHANTEUR

Quand il fut entré dans la ville,
Il vit mille hommes oiseler.

Mille gagnaient aux échecs, mille
Etaient mats sur mille échiquiers.

Mille buvaient du vin et mille
Ferraient d'or mille chevaux bais.

Et mille belles jeunes filles
Dans les jardins en fleur dansaient.

Mille, mille, mille, mille...
Pas une seule ne l'aimait.

L'ÉMIR

Seigneurs, je vous ai réunis dans ma demeure, ce jour de la Saint-Jean d'été, pour vous apprendre mes dessins. Esclarmonde est ma fille unique; je n'ai pas eu d'autre enfant, et principalement de mâle, bien que je m'y sois efforcé, comme il convient aux hommes de race noble. Les années, encore que je paraisse vigoureux, m'inclinent à la tombe. J'ai donc résolu de donner un mari à ma fille Esclarmonde, qui est la plus belle du royaume, afin d'assurer la tranquillité de mes Etats; car il sied qu'un mâle garde ma terre, et tel qui se moque d'une quenouille, se courbe devant une épée. J'ai choisi Galafre, homme riche et de grande parenté, avisé dans le conseil et rude dans la bataille. J'ordonne que chacun, à partir de cette heure, le considère comme mon fils. Demain les prières seront dites et le mariage consommé.

(*Murmure approbateur de l'assemblée.*)

Et maintenant, seigneurs, qu'on apporte des fruits et des confitures et qu'on remplisse les coupes; que les chants et les danses continuent, car il ne faut pas que le souci des choses graves trouble trop longtemps le plaisir du goût, de l'âme et des yeux.

GALAFRE

Emir de Babylone, seigneurs...

L'ÉMIR

Taisez-vous, Galafre. Laissez ces gens en repos; une danseuse est plus agréable à voir que votre face

velue ; la musique surpasse votre voix en agrément. Vous aurez le loisir de parler sans conteste, quand je serai mort.

(*Rires étouffés.*
La musique reprend et la danse.)

LE CHANTEUR

Ton amour est comme un jet d'eau,
Jeune fille, dans la bourrasque.

Le vent est trop vaste, là-haut,
En bas trop étroite est la vasque.

L'eau monte d'un liquide élan,
Le vent l'émiette et la disperse.

La vasque étroite en vain l'attend
Au milieu des jasmins de Perse.

Ton amour est comme un jet d'eau
Perdu dans les célestes routes.

Le vent le disperse, là-haut.
Qui donc recueillera ses gouttes ?

(*Entre Huon poursuivant, l'épée dans les reins. un serviteur; l'orchestre s'arrête brusquement; le chanteur et la danseuse fuient; quelques hommes se lèvent.*)

L'ÉMIR

Qui es-tu, toi qui pénètres en armes, dans mon palais, malgré mon commandement, le jour de la Saint-Jean d'été ?

HUON

(*A part, regardant Galafre.*)

Voici donc celui que je dois souffleter, si je ne veux me parjurer envers Charles. J'accomplirai ce que j'ai promis, et fasse Dieu, de moi, sa volonté.

(*Il bondit rapidement sur l'estrade et soufflette une fois Galafre. Tumulte.*)

HUON

(*A pleine voix.*)

Attendez un moment; le compte n'y est pas.

(*Les hommes demeurent stupides devant cette audace. Huon soufflette une deuxième fois Galafre.*)

HUON

Le compte est bon.

(*Profitant de l'étonnement des Sarrasins, il descend de l'estrade; Galafre et les autres entourent Huon qui se défend avec son épée.*)

GALAFRE

Nous sommes déshonorés s'il nous échappe. Et nous n'avons pas nos épées, car c'est le jour de la Saint-Jean.

DES VOIX

A mort. A mort... Cernez-le... Qu'on le prenne vivant pour le supplice... il m'a blessé... Maudit soit le chien...

HUON

Attendez... Attendez... je n'ai pas fini...

DES VOIX

A mort... A mort... C'est un fou.. un assassin... appelez des gardes... protégeons-nous avec nos manteaux...

HUON

Par le diable, attendez, je n'ai pas fini...

DES VOIX

A mort...

L'ÉMIR

(*Il s'interpose.*)

Arrêtez. Par Mahomet, je connaîtrai le nom de cet homme et je saurai ce qu'il veut de moi.

(*L'émir avance lentement, Huon recule peu à peu; puis, soudainement, profitant d'un jour dans la foule, il bondit sur l'estrade où Esclarmonde est demeurée, la prend à bras le corps et l'embrasse par trois fois. Galafre et un autre Sarrasin saisissent Huon par son bliaut et le rejettent au premier plan de la scène. Dans la bagarre, il lâche son épée qui tombe. Esclarmonde pousse un cri et s'évanouit.*)

GALAFRE

(*Il ramasse l'épée.*)

Maintenant nous le tenons. Il a perdu son épée.

(*Mais nul ne l'entend; tous s'empressent autour d'Esclarmonde.*)

L'ÉMIR

Esclarmonde, ma fille Esclarmonde, vous a-t-il fait mal?

GALAFRE

Esclarmonde, ma fiancée, revenez à vous, vous serez vengée.

ESCLARMONDE

(*Faiblement.*)

Oui, oui, seigneur, j'ai eu peur...

L'ÉMIR

Qu'on appelle la servante. Ramenez-la dans sa chambre, qu'elle y repose jusqu'à ce soir.

(*Entre la servante. Alors les assistants songent à Huon qui est adossé à une colonne. L'émir le regarde fixement. Pendant ce temps. Esclarmonde appuyée sur la servante traverse lentement le théâtre pour sortir. Les gardes armés se rangent sur les côtés.*)

LA SERVANTE

(*A Esclarmonde.*)

Le brutal vous a malmenée ; vous êtes faible, vous avez eu peur...

ESCLARMONDE

Non, je n'ai pas eu peur, la surprise seule m'a saisie. Comme il est entré bravement au milieu des danses ; comme il a bravement souffleté Galafre...

LA SERVANTE

Votre fiancé...

ESCLARMONDE

Je ne peux le souffrir ; que ne s'est-il mieux défendu ?

LA SERVANTE

Vous tremblez encore.

ESCLARMONDE

Non, ce n'est pas de peur... c'est autre chose... Qui est cet homme ? Ses bras sont blancs comme de belle farine et robustes comme les branches des cornouillers. Sa douce haleine m'a rempli le cœur. S'il ne veut pas dormir à mon côté, je crois que j'en mourrai avant qu'il soit longtemps. Voilà pourquoi je me suis pâmée... Attends ; écoute; que vont-ils faire de lui ?

(*Elles ne sortent pas et regardent toute la scène suivante.*)

L'ÉMIR

(*A Huon.*)

D'où viens-tu ?

HUON

Je viens de France, la terre douce.

L'ÉMIR

Comment es-tu venu ?

HUON

J'ai marché sur la terre; j'ai navigué sur la mer; j'ai demandé ma route aux gens; j'ai voyagé le jour et dormi la nuit; j'ai traversé une forêt; je suis entré dans Babylone; j'ai pénétré dans le verger qui est mal gardé, et me voici devant vous.

L'ÉMIR

On t'a laissé passer ?

HUON

J'avais un anneau.

L'ÉMIR

Où est-il ?

HUON

Je l'ai jeté par grande sottise, et je m'en repens ; car j'ai perdu l'amitié de mon meilleur ami.

GALAFRE

Il ment.

ESCLARMONDE

(*A la servante.*)

Le sot ! Ce jeune homme ne ment pas.

L'ÉMIR

Laissez-nous en paix, Galafre.

(*A Huon.*)

Tu es chrétien ; je le vois à ton visage et à ton armure. Tu entres dans mon palais, le jour de la Saint-Jean d'été, après avoir franchi mes vergers, tenant ton épée à la main... Par Mahomet, qu'on punisse d'abord le portier.

HUON

Je vous ai épargné ce souci.

L'ÉMIR

Que dis-tu ?

HUON

Je l'ai tué.

L'ÉMIR

(Il a un mouvement de colère, puis il se maîtrise, regarde longuement Huon et éclate de rire.)

Par Mahomet, voici l'homme le plus étrange. Il tue mon portier, il soufflette Galafre, mon gendre, il baise par trois fois ma fille Esclarmonde, et il me le conte avec tranquillité, sans étonnement de n'être pas mort déjà. Reculez-vous, vous autres, que je le voie librement aller dans ma salle de long en large... Dis-moi, comment te nommes-tu ?

HUON

Sire émir, je suis un messager d'outre-mer; je ne crois pas en votre Dieu; je suis né en France. Or, l'empereur Charles a le cœur triste; car il n'y a pas de prince, de l'Occident à l'Orient, qui ne s'incline devant lui, sauf vous. Avant l'été prochain, il passera la mer sur ses nefs, il chevauchera vers Babylone et vous pendra, vous et vos gens. Si vous voulez éviter ce malheur, faites-vous baptiser et croyez au vrai Dieu; alors Charles vous protégera.

L'ÉMIR

Il se moque de moi; je n'estime pas son Dieu un denier.

HUON

Sire émir, écoutez-moi. Charlemagne vous mande encore ceci : Il ordonne que vous lui envoyiez promptement mille jeunes hommes et mille jeunes filles vierges de quatorze ans, mille éperviers mués, mille ours et mille lévriers bien accouplés.

L'ÉMIR

Ton empereur passe les bornes de la raison.

HUON

Si vous refusez, il exige en revanche quatre dents mâchelières de votre bouche et les tresses de votre barbe.

L'ÉMIR

Il délire ; les années ont affaibli son entendement ; car l'empereur Charles régnait déjà quand l'émir Yvorin, mon aïeul, s'empara de Babylone par surprise et en fit son fief. Il m'a envoyé quinze messagers ; je les ai fait écorcher et saler ; tu seras le seizième ; c'est dommage, car tu me plais, tu es hardi, jeune et joli homme. Par Mahomet, je t'admire, tu as accompli bravement ton message ; tu n'as pas baissé les yeux devant moi, et tu ne trembles pas devant la mort. Dis-moi, je suis curieux ; une question sans réponse trouble mon esprit, comme une mouche gâte le sommeil ; enseigne-moi ; je veux savoir deux choses et je te ferai couper la tête, d'un seul coup, par faveur particulière.

HUON

Je vous dirai donc ce qui vous pique, si vous le payez de ce prix.

(Un silence.)

LA SERVANTE

(A Esclarmonde.)

Venez, maîtresse, l'émir nous a donné l'ordre de nous retirer.

ESCLARMONDE

Non, je veux savoir aussi, attends, écoute.

L'ÉMIR

Quand tu es entré dans la salle, que tu aies baisé Esclarmonde, je le comprends. A ton âge, la chaleur du sang m'a conseillé bien des imprudences ; mais en vérité tu es plus fou que nul autre Français et que nul autre homme. Ma fille est belle ; mais Galafre! Pourquoi donc l'as-tu souffleté ? Quel grief avais-tu contre lui ? Tu ne le connaissais même pas... Je doute que sa renommée soit parvenue jusqu'en France et que tu aies couru à la mort pour le seul profit de le morguer.

HUON

C'est la vérité...

GALAFRE

Emir Gaudise, je ne souffrirai pas plus longtemps que vous vous moquiez de moi, vous et lui, et devant votre fille Esclarmonde, qui est demeurée, malgré votre ordre, à écouter les mensonges de ce vassal...

ESCLARMONDE

(*A part.*)

Vous vous repentirez de ceci, Galafre.

L'ÉMIR

Laissez parler cet étranger, Galafre; il convient de s'instruire auprès de ceux qui viennent de loin et de se garnir l'esprit — quand on en a — à leur conversation. Vous pouvez rester, Esclarmonde, car vous ne serez que demain au pouvoir de Galafre. (*A Huon.*) Parle ! Explique-moi la cause de tes actions.

HUON

J'ai accompli tout ceci, les soufflets et les baisers, pour obéir à l'ordre de Charlemagne. Je ne connaissais pas Galafre et j'ignorais qu'Esclarmonde fût belle.

ESCLARMONDE

(*A part.*)

Oh ! ce n'était que par ordre.

L'ÉMIR

L'empereur te hait donc bien fort ? Quel crime as-tu commis ?

HUON

Son fils m'avait attaqué par traîtrise, et je l'ai tué, sans savoir qui il était.

(*Un silence.*)

L'ÉMIR

Parle, que sais-tu faire ? J'ai le cœur dolent de ta

mort. Je veux te sauver, si tu peux te racheter en me servant. Les Français sont de beaux hommes et c'est dommage de les détruire.

HUON

Je suis du plus noble sang de France ; mon père se nommait Seguin et tenait la duché de Bordeaux. On m'appelle Huon. Je sais des métiers à foison : je sais très bien muer un épervier ; je sais chasser le sanglier et le cerf ; quand je l'ai pris, je sais corner la prise et donner la curée aux chiens ; je sais servir un dîner ; je sais jouer aux tables et aux échecs, et aucun homme ne m'y peut surpasser. Je sais aussi tenir la lance, courre et galoper un cheval ; quand il s'agit de se battre et de porter de rudes coups, vous en trouveriez aisément de pires que moi. Pendant le loisir, je sais aussi entrer dans les chambres des dames et caresser les plus belles.

L'ÉMIR

Voilà bien des métiers. Mais qui se portera garant que tu ne mens point ? Les Français sont vantards et habiles dans le discours.

HUON

Par Dieu, vous pouvez m'éprouver.

(*L'émir demeure silencieux un moment; puis se tournant vers Galafre.*)

L'ÉMIR

Que pensez-vous de cet homme, Galafre ?

GALAFRE

Qu'il faut le décapiter sur-le-champ. Il m'a outragé. Vous montrez trop de mansuétude, et tel de vos amis pourrait y voir une offense pour soi-même.

L'ÉMIR

Vous serez content, Galafre; Esclarmonde elle-même vous vengera. Voici ce que j'ai résolu : je l'éprouverai sur le jeu d'échecs.

HUON

J'accepte.

L'ÉMIR

Ecoute : nul homme n'y a jamais maté ma fille. Si elle te mate, tu auras la tête tranchée, mais si tu es vainqueur au jeu, je ferai dresser un lit dans cette chambre, Esclarmonde y sera une nuit entière à ta volonté, et au matin tu pourras librement t'en aller où bon te semble.

GALAFRE

Emir Gaudise...

L'ÉMIR

Et craignez-vous donc qu'elle soit battue ? Pour moi, il n'est rien que je prise tant que le jeu d'échecs, et j'aime mieux ma fille déflorée que mate. Apportez l'échiquier. Approchez, Esclarmonde, et condamnez vivement ce vantard.

ESCLARMONDE

(*A part.*)

En vérité, ce serait dommage.

(*Les serviteurs disposent la table, l'échiquier et deux sièges sur le devant du théâtre.*)

HUON

Sire émir, accordez-moi ceci : que nul ne parle pendant la partie et ne nous trouble, car l'enjeu est cher.

L'ÉMIR

Je te l'accorde. Ecoutez, vous, faites silence ; celui qui prononcera un seul mot aura la langue percée.

(*Les partenaires s'installent. La servante est accroupie près d'Esclarmonde. L'émir remonte sur l'estrade, les autres personnages sont debout sur les côtés de la scène. L'orchestre joue doucement.*)

HUON

Dame, quel jeu voulez-vous jouer, aux dés ou au trait ?

ESCLARMONDE

Que ce soit au trait.

(*Ils jouent.*)

L'ÉMIR

Bien joué, Esclarmonde.

HUON

Taisez-vous, par Dieu, et tenez votre parole.

(*Esclarmonde et Huon sont très attentifs; puis coup sur coup ils jouent rapidement. Esclarmonde pousse un pion; Huon fait un mouvement de dépit. Murmure railleur dans l'assemblée.*)

ESCLARMONDE

Dites-moi, à quoi pensez-vous ? Il s'en faut de peu que vous ne soyez maté ; vous vous êtes vanté, vous aurez la tête tranchée avant ce soir ; si vous ne savez pas mieux caresser les dames que pousser le roc, je n'y perdrai guère.

HUON

Dame, le jeu n'est pas fini. Vous ne vous moquerez plus de moi quand je vous tiendrai toute nue, mais vous en aurez grande honte.

(*Il médite. Esclarmonde le regarde.*)

ESCLARMONDE

(*Bas à la servante.*)

Je ne puis souffrir la pensée de sa mort ; il est beau, il a le cou large et la taille étroite ; il n'y a pas d'homme plus vaillant de Babylone à la mer Rouge.

HUON

Dame, c'est à vous.

(*Elle joue.*)

GALAFRE

(*A l'émir.*)

Elle se perd ; elle joue comme un écolier ; son esprit est troublé.

L'ÉMIR

C'est subtilité, Galafre ; le Français donne dans le piège.

(*Huon réfléchit.*)

ESCLARMONDE

(*Bas à la servante.*)

Il peut me mater en deux coups. Parle-lui, sans que nul ne te voie ; qu'il pousse l'aufin du roi ; il comprendra.

(*La servante se glisse devant la table de jeu qui la cache aux regards des assistants ; elle attire l'attention de Huon en frappant du doigt contre la table.*)

LA SERVANTE

Ne tournez pas les yeux ; écoutez ; vous pouvez mater Esclarmonde en deux coups ; poussez l'aufin du roi.

(*Huon regarde Esclarmonde qui baisse les yeux. Scène muette, puis il joue le coup indiqué.*)

GALAFRE

Par Mahomet !

(*L'émir se lève ; Esclarmonde rejoue, puis Huon.*)

HUON

(*Debout.*)

Sire émir, vous pouvez voir si j'ai menti.

L'ÉMIR

Pas encore, pas encore.

GALAFRE

Le jeu est mauvais ; il y a eu tricherie.

HUON

Echec au roi... Echec et mat...

(*Tumulte.*)

L'ÉMIR

Levez-vous, ma fille ! Maudite soit l'heure où je vous ai engendrée ! Vous avez battu tant d'hommes vieux et sages et voici qu'un jeune garçon vous a matée.

GALAFRE

Un garçon qui n'a pas de poil à la joue... Mais vous n'avez pas prêté serment ; vous aviez perdu votre raison quand vous lui avez promis la vie sauve ; votre parole ne vaut rien. C'est sorcellerie si ce mauvais drôle a vaincu au jeu. Il doit être tué par justice.

HUON

Ne vous mettez pas en colère. Sire émir, je vous tiens quitte de votre promesse ; que votre fille aille reposer dans sa chambre ; je la laisserai vierge à Galafre, puisqu'il y tient. Je n'ai gagné que ma vie.

ESCLARMONDE

(*A part.*)

Oh ! méchant Français, ce n'est pas de jeu loyal.

GALAFRE

Et si vous lui donnez la vie, sire, il ira dans son pays raconter qu'il a berné l'émir de Babylone, qu'il est entré dans son palais, qu'il a souffleté son gendre et baisé sa fille et qu'il est sorti sain et sauf. Alors les chrétiens feront cercle autour de lui, riront aux éclats et se moqueront de vous ; il n'est pas de petit enfant qui n'attife sa poupée en émir et qui ne lui tire sa barbe de crin, par dérision. Alors il se réjouira grandement et inventera d'autres histoires plus injurieuses encore, car il est vantard. Et quand vous serez mort, on dira chez les Français : l'émir Galafre a épousé Esclarmonde qu'un garçon de Bordeaux a refusée ; ils chanteront des chansons sur cette aventure et ils viendront conquérir ma terre, car ils sont avides et ne me craindront pas.

GAUDISE

Par Mahomet, Galafre, vous avez bien parlé. Donnez-moi votre avis, Esclarmonde.

ESCLARMONDE

(*Elle hésite un peu.*)

(*A part.*)

Il ne faut pas qu'il meure, mais, s'il échappe, je ne le reverrai de ma vie.

(*Haut.*)

Sire, je ne vous cacherai pas ma pensée. Je ne puis supporter que cet homme fasse de moi sa volonté et

ne me garde pas vierge pour Galafre. Votre promesse est nulle, car il est écrit : si tu jures une chose contraire à la loi, ne l'accomplis point, mais prie Mahomet de te délier de ton serment. Or, vous n'avez même pas juré.

GALAFRE

Fort bien... Elle a l'esprit subtil...

ESCLARMONDE

Attendez, Galafre... Mais, d'autre part, le jour de la Saint-Jean d'été, selon la coutume de Babylone, le sang ne doit pas être versé.

GALAFRE

La coutume ne s'applique pas aux chrétiens.

ESCLARMONDE

La coutume est formelle. Jetez donc le Français en prison.

GALAFRE

Voilà qui est bien trouvé... Et ne lui donnez rien à manger, le sang ne sera pas versé, mais il mourra bientôt.

L'ÉMIR

Qu'il en soit ainsi !

ESCLARMONDE

(*A part.*)

Il va trop loin ; mais je veillerai.

L'ÉMIR

Qu'on jette cet homme en prison et que nul ne lui apporte à manger ni à boire ; tel est mon ordre.

(A Huon.)

J'en ai le cœur triste... tu me plaisais... Le bien de l'État m'oblige à te faire mourir... Ah ! si tu prêtais serment de ne jamais rien raconter... Mais il n'est pas facile à un Français de tenir sa langue... Adieu.

(Les gardes s'emparent de Huon et l'emmènent.)

Et maintenant, seigneurs, allons nous divertir dans les vergers.

(Avec un peu de regret.)

Esclarmonde est mate aux échecs ; mais la fiancée de Galafre est vierge et le garçon de Bordeaux mourra.

(Avec tristesse.)

Réjouissons-nous.

(Tous sortent sauf Esclarmonde. Elle demeure un moment pensive, puis prend une corbeille, la remplit de gâteaux et de fruits, la pose sur sa tête, sort lentement en chantant.)

ESCLARMONDE

Ton amour est comme un jet d'eau
Perdu par les célestes routes.

Le vent le disperse là-haut ;
Qui donc recueillera ses gouttes ?

RIDEAU

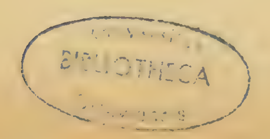


TABLEAU VI

LA PRISON

Une salle voûtée et sombre. A gauche, un escalier qui aboutit à une logette où se tient le geôlier; un guichet fermé par une lourde porte en sépare la prison. Au milieu de la scène, une masse brune gît, inerte.

Huon vient d'être conduit dans le cachot. Il a les poignets liés.

UN SARRASIN

(*Sortant.*)

Et maintenant, ferme ta porte à double tour, geôlier, et ne donne ni à manger ni à boire à ce Français, tel est l'ordre de l'émir ; car ce chien a souffleté Galafre et baisé trois fois Esclarmonde devant toute l'assemblée. Comprends bien le commandement de Gaudise; chaque morcau de pain, tu le paierais d'un de tes membres, et chaque verre d'eau d'une pinte de ton sang.

LE GEOLIER

J'obéirai.

LE SARRASIN

Adieu.

LE GEOLIER

Dis-moi, camarade, n'as-tu pas d'autre ordre pour moi ?

LE SARRASIN

Aucun.

LE GEOLIER

Voici plus d'un mois que je pourris au fond de la tour, comme un ver dans une racine. Tu vas remonter à la lumière, toi ; n'est-il point temps de me relever ? Mais ils se gobergent là-haut et boivent le vin frais sur les terrasses, sans prendre souci de nous. Il n'y a plus de justice dans le royaume ; les bonnes places sont dévolues à l'intrigue. Tout va de mal en pis...

LE SARRASIN

Je ne sais rien, camarade, bonsoir.

(Il sort.
Le geôlier se met en demeure de fermer la porte.)

HUON

Eh ! l'homme, aie pitié de moi. Ils m'ont attaché les mains ; mes poignets sont gonflés sous les cordelettes ; laisse-moi mourir les mains libres ; délie-moi.

LE GEOLIER

Cela n'est pas dans le commandement de l'émir... Il ne l'a pas interdit non plus... Dois-je le délier ?... Et si tu voulais me tuer et t'enfuir ?

HUON

Je te jure, geôlier,.. ils m'ont pris mon épée.

LE GEOLIER

Sache que derrière cette porte il y a un escalier, et en haut, une autre porte; un deuxième geôlier y veille. Quand bien même tu m'étranglerais, tu ne pourrais la franchir.

HUON

Délivre-moi; je te jure, sur mon Dieu, de ne te faire aucun mal. J'ai une ceinture, elle est riche et garnie de pierres, je te la donne.

LE GEOLIER

Qui m'empêcherait de la prendre quand tu seras mort ?

HUON

Je peux durer quelques jours encore; on t'aura relevé; un autre la possédera.

LE GEOLIER

Lève tes bras, que je la voie.

HUON

(Il lève les bras.)

N'approche pas, ou je t'assomme... Regarde de loin...

LE GEOLIER

Tu n'as pas menti... Les pierres brillent... Je vais te détacher.

(*Il délie Huon qui tend les poignets.*)

HUON

(*Lui donnant la ceinture.*)

Voici pour ta peine.

LE GEOLIER

Merci... Tu étais riche et noble dans le monde d'en haut... Attends, ne marche pas au hasard... Vers le fond, la voûte est basse, tu t'y cognerais le front; ici, il y a une pierre, tu pourras t'y asseoir. Là, quand la lumière tourne, au coucher du soleil, un rayon frappe...

HUON

(*Qui tâtonnait, heurte la masse brune.*)

Qu'est ceci ?

LE GEOLIER

C'était un homme. Il gisait déjà, immobile, quand je suis descendu prendre ma garde; il n'a pas bougé; il est mort. Cependant son corps ne pourrit pas et ne sent pas le cadavre. Touche, sa chair est ferme, quoique froide... je n'ai jamais rien ouï de pareil; tâte-le donc. Tu ne veux pas ?... A ta guise... il est comme embaumé.. Je le roule dans le coin, où tu ne l'apercevras pas: cela te rendrait triste...

(*Il pousse le cadavre.*)

Vois-tu, ne pense à rien; assieds-toi sur la pierre, contre le pilier, reste immobile et avale ta langue, si tu peux.

(*Fausse sortie.*)

HUON

Geôlier, je n'ai plus rien à te donner. Tu sembles bonhomme; fais-moi une grâce, prête-moi ton manteau pour y dormir. Mes membres sont rompus et mes yeux se ferment malgré moi; mais ce pavé est dur et glacé.

LE GEOLIER

Par Mahomet, tu es le premier qui veuille dormir en ce lieu; les uns pleurent, la tête dans leurs mains; les autres tremblent silencieusement... Prends le manteau de l'homme mort qui ne pourrit point.

HUON

Oh ! non pas...

LE GEOLIER

Tu es délicat. Je le prendrai donc moi-même et te donnerai le mien.

HUON

Laisse cet homme en paix; il a voulu mourir ainsi...

LE GEOLIER

Tu sais commander... A tes pareils, même captifs, il faut que les gens de ma sorte obéissent... Voici donc

mon manteau de laine chaude et fine; ma femme y a brodé des devises, en lettres onciales...

HUON

Merci.

(*Il s'enveloppe du manteau et se couche.*)

LE GEOLIER

Je voudrais savoir ton nom; je raconterai plus tard ton histoire et que, le premier, tu as dormi dans la tour.

HUON

Huon de Bordeaux.

LE GEOLIER

Qui t'a conduit à Babylone ?

HUON

Ma grande folie.

(*Il s'endort peu à peu.*)

Connais-tu Esclarmonde ?

LE GEOLIER

Je l'ai vue une fois.

HUON

Elle est belle...

LE GEOLIER

On le dit... Moi, j'aime les femmes grasses et rouges, qui tremblent du haut en bas quand elles rient.

HUON

Tu ne t'y entends guère.

LE GEOLIER

Adieu.

(*Il sort et ferme la porte.*)

HUON

(*Dormant à demi.*)

Charles... vieil empereur félon... le roi de féerie... le cor chante... il faut baller... Babylone... Esclarmonde... Echec et mat...

(*Il s'endort profondément : Gériaume arrive par l'escalier; il a revêtu l'habit du portier noir. Le dialogue suivant a lieu dans la logette.*)

GÉRIAUME

Holà, camarade ?

LE GEOLIER

Qui es-tu ?

GÉRIAUME

Celui qui te relève; c'est ton heure de monter au jour.

LE GEOLIER

Je ne te connais pas. Tu es habillé magnifiquement, comme un gardien de la grande porte; on n'envoie pas les gens de ta qualité dans les souterrains.

GÉRIAUME

J'ai commis une faute; un Français a franchi la porte où je veillais. Je resterai un mois dans la tour.

LE GEOLIER

Il y a de l'eau encore dans ma cruche et du pain d'orge... Eh! le poste n'est pas mauvais pour qui ne craint ni l'ombre ni l'ennui; il suffit de demeurer tranquille et de veiller sur les deux prisonniers.

GÉRIAUME

Que fait le Français ?

LE GEOLIER

Il dort. C'est la première fois...

GÉRIAUME

Et l'autre ?...

LE GEOLIER

Il est mort... Voici la clef. Surtout ne donne rien à manger au Français, tu le paierais de ta tête... Encore un mot, n'oublie pas, demain, de lui reprendre le manteau ; il m'appartient, tu me le rendras.

GÉRIAUME

C'est convenu.

(*Le geôlier sort. Gériaume guette un moment, puis ouvre doucement la porte et s'approche de Huon.*)

Il dort... Eh! Huon... petit Huon... Huelin... j'ai

tout vu, grimpé sur un arbre. Je sais comment vous avez maté la fille de l'émir... Eh! Huon, Huelin... la fenêtre était ouverte... j'ai su qu'on vous enfermait dans la tour pour y mourir de faim... j'ai revêtu l'habit du portier noir que vous avez tué... je suis venu à votre aide... Eh ! Huon, Huelin... réveillez-vous, répondez-moi... Esclarmonde ne vous laissera pas pourrir dans ce cachot... vous le savez... Huon... Huelin... mon petit seigneur endormi... Nous l'emmènerons; nous lui ferons un bel enfant; car elle a le corps délié et la peau blanche... Huon... Huelin... entendez-moi.

(*Il écoute.*)

On vient.

(*Gériaume sort du cachot et ferme la porte; il bat le briquet et allume une petite lampe; la nuit est complètement tombée. Esclarmonde arrive, portant les gâteaux et les fruits.*)

ESCLARMONDE

Écoute-moi, geôlier, je suis la fille de l'émir. Laisse-moi entrer dans le cachot.

GÉRIAUME

Personne ne doit y pénétrer. Que portez-vous ?

ESCLARMONDE

Des gâteaux et des fruits pour Huon. Je ne veux pas qu'il meure.

GÉRIAUME

Il ne faut pas que le Français mange. C'est le commandement de l'émir.

ESCLARMONDE

Je le sais.

(Elle lui donne une bourse.)

Prends ceci, geôlier, et ne parle pas. Je te ferai crever les yeux si tu dis un mot et si Galafre et mon père apprennent que je suis descendue dans la prison.

GÉRIAUME

Dame, merci. Je ne parlerai pas.

(Gériaume ouvre la porte. Esclarmonde entre dans le cachot. Elle demeure immobile un moment.)

ESCLARMONDE

Geôlier, donne-moi la lampe. Il fait trop sombre; je ne peux voir où est le Français... Geôlier, apporte la lumière... J'ai peur... Huon, répondez-moi... Je ne viens pas vous narguér dans votre prison... J'ai pour vous des fruits et des gâteaux de fine farine... Hé ! geôlier.

(Gériaume apporte la lampe.)

GÉRIAUME

Il est endormi, au fond.

ESCLARMONDE

(Elle s'approche de Huon.)

Huon...

HUON

(Que la lumière éveille en sursaut.)

Qui vient me visiter ? Fait-il déjà jour ?

ESCLARMONDE

(Elle recule et bas à Gériaume.)

Va-t'en ; emporte la lampe, j'aime mieux l'ombre.

Gériaume sort. Après un silence.)

Huon, je suis la fille de l'émir Gaudise, que vous avez baisée trois fois aujourd'hui. Votre douce haleine m'a pénétré le cœur ; je vous aime tant que je ne puis le supporter. Je vous ai donné un avis, par une servante, afin d'être matée aux échecs ; j'ai empêché que Galafre ne vous tuât ; je vous ai fait mettre en prison afin de vous sauver la vie. Vous m'avez aujourd'hui durement traitée, et cependant, si vous voulez vous laisser conduire à ma volonté, je vous délivrerai de cette prison où mon père vous tient, sans que nul le sache... Voici de la nourriture, Huon...

HUON

Dame, je vous attendais.

ESCLARMONDE

Je croyais que vous me chasseriez peut-être ; je craignais d'entrer dans le cachot, car je ne connais pas vos pensées.

HUON

Vous êtes belle plus qu'aucune femme de mon pays. Quand je suis entré dans la salle, au milieu de l'assemblée, je ne vous ai pas regardée; je voulais seulement acquitter ma promesse et accomplir mon message. Si je vous avais vue, je n'aurais pas osé; car votre visage est précieux...

ESCLARMONDE

Huon...

HUON

Dame, je vous dis ceci en toute vérité; je ne peux vous mentir, car vous êtes trop belle: il vaut mieux que je meure ici, dans ma prison, que d'être déloyal à qui m'aime. Laissez-moi dans la tour; remontez dans le palais; allez dans les jardins; remportez la corbeille où sont les fruits et le pain. Vous m'aideriez à m'évader, et puis il faudrait que je vous quitte pour retourner dans mon pays.

ESCLARMONDE

Pourquoi me quitter, Huon? Je vous donne ma vie et la lie à la vôtre jusqu'à la mort...

HUON

Vous êtes Sarrasine, je ne puis vous aimer.

ESCLARMONDE

Huon, j'adorerai votre Dieu qui fut mis en croix,

afin que vous me preniez pour femme; votre foi est la mienne et votre terre, ma terre. Je ne puis plus vivre avec les hommes de ma race puisqu'ils sont vos ennemis, ni avec mon père qui croit à Mahomet.

(*Un silence.*
Gériaume se met à chanter gaiement.)

GÉRIAUME

La belle mariée
Et sa couronne au front,
La belle mariée
Nous vous l'amènerons.

(*Avec une intonation narquoise.*)

Peut-être... peut-être...

HUON

Eh ! qui chante ?...

ESCLARMONDE

(*Effrayée.*)

Huon, c'est le geôlier.

HUON

Dame, n'ayez pas peur, je connais cette voix et la chanson aussi...

GÉRIAUME

(*Il entre avec la lampe.*)

Y a pas plus riche au monde,
Son collier est d'or fin,

Y a pas plus riche au monde,
Sa chemise est de lin.

(*Claudicant et grotesque.*)

Peut-être... peut-être...

HUON

Eh ! Gériaume ! Gériaume !

GÉRIAUME

(*Même jeu.*)

Elle est franche et pucelle,
Jolie comme perdrix,
Elle est franche et pucelle,
Celle que je conduis.

Peut-être... peut-être...

HUON

Gériaume.

GÉRIAUME

Par Dieu, je jette au diable les clefs de la porte de votre prison. C'est le don de fiançailles que je vous fais ; et je me dévêts de l'habit du gardien noir que vous avez tué dans le jardin.

(*Il enlève l'habit qui le déguise.*)

HUON

Esclarmonde, cet homme est Français et mon serviteur. Il chantera cette chanson à Bordeaux, le soir de mes noces, et il ne faudra pas vous fâcher s'il se moque de nous, car il l'aura bien gagné. C'est ainsi

qu'ont coutume d'agir les gens de France; ils donnent leur vie et ils rient ensuite, s'ils en réchappent, comme des enfants...

(Esclarmonde tend la main à Gériaume qui s'agenouille et la baise.)

ESCLARMONDE

Or, maintenant, Huon, écoutez-moi: je vous dirai comment il faut agir pour être délivré. Vous vous reposerez d'abord un moment, jusqu'à la nuit. Je demeurerai près de vous, à vous regarder. Puis, quand l'ombre sera tombée, nous sortirons du cachot. J'ai donné de l'or au geôlier de la seconde porte; s'il ne veut pas vous laisser passer, vous le bâillonnerez. Ensuite, je déroberai une épée pour vous, car vous êtes dégarni, afin de vous armer, et je vous conduirai, par des chemins déserts, hors de Babylone.

GÉRIAUME

Dame, la route est longue d'ici au pays de France. Il faudra marcher plus d'un an et traverser des terres sauvages; Femenie où le soleil ne luit et les femmes ne portent, où les chiens n'aboient et les coqs ne chantent, la terre des Connains où il ne pousse pas de blé, où les hommes sont velus comme des sangliers et couverts de leurs oreilles, et bien d'autres contrées où vous ne trouverez ni viande pour manger ni chambre pour y dormir. Vous mourrez sur la route, si nul ne vient à notre secours.

HUON

Tais-toi, Gériaume...

GÉRIAUME

Comment donc passerez-vous le bois du petit roi de féerie, s'il n'y consent ?

HUON

Par Dieu, mauvais serviteur, ne nous enlève pas notre courage...

ESCLARMONDE

Huon, ne l'écoutez pas. Je suis forte ; je sais souffrir et j'aime mieux subir un dur destin avec vous que demeurer dans Babylone, à mon aise.

GÉRIAUME

Et si vous atteignez Bordeaux sans avoir rempli votre message et sans rapporter la tresse et les quatre dents mâchelières de Gaudise, croyez-vous que l'empereur Charles, qui a la tête bornée, vous accordera de vivre en paix ? Il vengera Karlot, il vous clouera aux fourches, et vous traitera plus méchamment que les Sarrasins ; et nul ne protégera Esclarmonde.

ESCLARMONDE

Huon, Huon, il ment... il ment... répondez-moi... il ment... il n'y a pas autant d'embûches préparées... quand nous aurons franchi le seuil du cachot, nous serons libres... Votre vieil empereur nous recevra dans son palais et vous rendra votre terre... Répondez-moi, Huon...

HUON

(*Baissant la tête.*)

Il dit la vérité.

ESCLARMONDE

(*Prenant le bras de Huon et pleurant.*)

Oh ! alors il vaut mieux mourir tout de suite, ici...

GÉRIAUME

(*Il met la main sur l'épaule de Huon.*)

Huon, laisserez-vous pleurer Esclarmonde, par mauvais orgueil... et pour ne pas vous humilier devant Aubéron à qui vous avez manqué ?

HUON

Esclarmonde, espérez ; il me reste un ami...

GÉRIAUME

Peut-être n'avez-vous pas perdu tout son cœur.

(*Huon s'agenouille.*)

HUON

Seigneur Jésus, qui régnez dans le ciel,
Vous êtes né le saint jour de Noël ;
Et vous avez pris la forme charnelle,
Pendant neuf mois une reine pucelle
Vous a porté dans ses flancs sans péché.
Sur le paillis vous fûtes bien couché,
L'âne et le bœuf soufflaient leur chaude haleine,
Et les trois rois s'en vinrent par la plaine
Suivant l'étoile à la verte clarté.
Si les écrits enseignent vérité,
Au même temps que la vierge en gésine
Vous enfantait dans l'étable voisine,
Sainte Omnestase à Bethléem vivait

Qui n'avait pas de mains ni de poignets.
Elle était belle et blanche de visage ;
Elle voulut, Seigneur, vous rendre hommage;
Elle vous prit, chétif, sur le paillis;
A ses moignons vous fûtes recueilli,
Et tout soudain, par volonté divine,
Il lui poussa des mains droites et fines.

Hérode fit égorger par ses gens,
Dans le pays, tous les petits enfants;
Mais il ne sut empêcher votre fuite.
Trente-deux ans vous avez par la suite
Prêché la foi dans les champs et les bourgs,
Et vous avez fait entendre les sourds,
Et vous avez marché sur la rivière;
Et vous avez, de vérité plénière,
Comblé l'esprit de vos apôtres saints.
Sur une croix on a cloué vos mains,
Vos pieds aussi sous le marteau saignèrent,
La Vierge était sur la colline amère,
Ses pleurs coulaient, brûlant ses yeux si beaux,
Et dans son cœur entrèrent sept couteaux.
Et puis Longin vous frappa de sa lance;
Cet homme était aveugle de naissance,
De votre sang, ses membres furent oints ;
Quand il toucha ses yeux avec ses poings,
Votre sang clair lui mouilla la paupière
Et dans ses yeux pénétra la lumière.
La passion, sur le mont Golgotha,
De l'ennemi, Jésus, nous racheta;

Et les poissons qui vont en mer par bandes,
Et les oiseaux qui volent sur les brandes,
Restèrent cois dans leur nage et leur vol ;
Et les métaux bondirent sous le sol ;
Et se fendit le voile tout ensemble.
Nicodemus, avec des mains qui tremblent
Ote les clous de vos membres meurtris ;
Dans un sépulcre en pierre il vous a mis,
Et le tiers jour, selon les Ecritures,
Levant la dalle et brisant les ferrures,
Vous vous dressez, vivant, d'entre les morts.
Vous nous lavez du sang de votre corps,
Et vous quittez la terre lourde et noire
Pour remonter dans votre propre gloire.
Du haut du ciel où est votre maison,
Seigneur Jésus, regardez ma prison.
Je suis menu, la muraille est épaisse;
Haute est la tour et humble ma faiblesse;
Par mes péchés j'ai perdu mon ami,
Son bon vouloir pour moi s'est endormi.
Seigneur Jésus, qui tenez le royaume,
Nous sommes trois : mon serviteur Gériaume
Toute sa vie adora le Dieu vrai ;
Il a vécu trente ans dans la forêt,
En vous priant et mangeant des racines;
Pour Esclarmonde, encore Sarrasine,
Elle a quitté son père qui est roi,
Et recevra du pape votre foi,
Car elle a soif de votre saint baptême.
Seigneur Jésus, je suis, moi, le troisième ;

J'ai courroucé méchamment Aubéron ;
Inclinez-le, je vous prie, au pardon ;
Seigneur Jésus, Sire puissant et tendre,
Ne laissez pas la mort nous entreprendre.

(*Un silence. Une lumière se répand dans la prison.*)

ESCLARMONDE
(*A Gériaume.*)

Pourquoi cette clarté se répand-elle ?

GÉRIAUME

Peut-être Huon a-t-il été entendu ?

ESCLARMONDE

Serons-nous sauvés ?

GÉRIAUME

Il faut le croire.

ESCLARMONDE

Pourquoi a-t-il prié son Dieu avant son ami ?

GÉRIAUME

Parce qu'il est plus puissant.

ESCLARMONDE

Mais il demeure plus loin. Il ne l'entendra pas.

GÉRIAUME

Il a l'oreille fine.

ESCLARMONDE

Parlera-t-il à Aubéron ?

GÉRIAUME

Sans doute.

ESCLARMONDE

Le convaincra-t-il ?

GÉRIAUME

Si Dieu le veut.

(*Huon qui était resté agenouillé se relève.*)

ESCLARMONDE

Pourquoi se lève-t-il ?

GÉRIAUME

Parce qu'il va parler à Aubéron.

ESCLARMONDE

Aubéron est riche ?

GÉRIAUME

Il est fée.

ESCLARMONDE

Alors pourquoi Huon ne demeure-t-il pas agenouillé ?

GÉRIAUME

Aubéron est une créature de chair et de cendre.

ESCLARMONDE

Christ n'est pas si puissant, puisqu'il s'est laissé crucifier.

GÉRIAUME

Il l'a voulu.

ESCLARMONDE

Pourquoi l'a-t-il voulu ?

GÉRIAUME

Pour nous sauver du mal.

ESCLARMONDE

De quel mal ?

GÉRIAUME

Du péché.

ESCLARMONDE

Qu'est-ce que pécher ?

GÉRIAUME

Ne pas obéir à la loi.

ESCLARMONDE

Qui a fait la loi ?

GÉRIAUME

Dieu.

ESCLARMONDE

Une fille peut-elle quitter son père pour suivre un homme, d'après la loi ?

GÉRIAUME

(*Il hésite.*)

Je ne sais pas.

ESCLARMONDE

(*Elle rit.*)

Moi, je sais, Gériaume... moi, je sais...

GÉRIAUME

Dame, taisez-vous. Confiez-vous en moi et ne soyez pas curieuse, ni bavarde.

HUON

Sire Aubéron...

(*L'homme roulé dans le manteau se dresse : c'est Malabrun.*)

MALABRUN

Huon...

HUON

Par Dieu, le cadavre de l'homme...

MALABRUN

Je suis celui qui est mort et ne pourrit point. Je t'aime, Huon, comme la mère l'enfant qu'elle a porté. Aubéron est mon maître ; tu l'as irrité et il ne voulait plus t'entendre ; mais je l'ai prié ; je t'ai attendu dans cette prison et le roi de féerie m'a permis de te venir en aide, si tu te repentais d'avoir été déloyal. Ecoute-moi : tout dort dans le palais de Gaudise ; l'émir est dans sa chambre et la musique du diable ne le réveillerait pas. Tu lui prendras la tresse de sa barbe et les quatre dents mâchelières de sa bouche pour les porter à l'empereur Charles. Une nef grande et de belle façon est parée dans le port de Babylone pour toi. Elle te conduira en France avec Esclarmonde et ton serviteur Gériaume. Esclarmonde recevra le baptême ; quand tu auras rempli ton message, tu la conduiras à Rome, la cité merveilleuse, où le pape vous

mariera. Auparavant, sache qu'Aubéron te défend de toucher à un seul de ses cheveux ; elle est encore Sarrasine, tu ne peux l'aimer ; tu dois la traiter comme une sœur qui est sous ta garde. N'enfreins pas le commandement d'Aubéron, car je ne pourrais peut-être plus le fléchir et il t'abandonnerait... Huon, Huon, ton bonheur m'a coûté ; je l'ai payé chèrement, car je t'aime. Ne va pas rendre ma tâche plus lourde que mes épaules ne la peuvent porter...

HUON

Sire...

MALABRUN

Je ne suis qu'un serviteur fidèle, comme Gériaume.

HUON

Mon doux ami, je vous...

MALABRUN

Ne jure pas, Huon... Ne jure pas... Je crois que tu veux obéir... Donne la main à Esclarmonde qui te montrera le chemin ; car il faut aller d'abord dans la chambre de Gaudise... Nous te suivrons, avec Gériaume...

(*Esclarmonde et Huon se dirigent vers la porte.*)

MALABRUN

(*A Gériaume.*)

Il est dur de servir un tel homme.

GÉRIAUME

On peut peiner, car il est brave et jeune et de ceux-là qui rendent la souffrance légère. Il y a des plantes si vivaces qu'elles tuent les vieilles herbes autour d'elles...

MALABRUN

Et peut-être les herbes sont-elles heureuses de mourir...

GÉRIAUME

Oui, peut-être... il pousse de si belles fleurs.

RIDEAU

TABLEAU VII

LA NEF

L'arrière de la nef. Esclarmonde est couchée sur un lit de repos ; Huon est accroupi près d'elle ; Gériaume se tient debout, sur le côté. Ciel d'un azur noir, plein d'étoiles proches et brillantes. Un feu vert brûle à la proue du bateau. au dernier plan. Le maître de nage rythme de son chant la cadence des rames.

LE MAITRE DE NAGE

Le sel de la mer, sur nos peaux,
S'est déposé en blancs cristaux.

LES RAMEURS

Oh ! Hé !... Oh ! Hé !...

LE MAITRE DE NAGE

Nous avons engoulé le vent
De l'Orient et du Ponant.

LES RAMEURS

Oh ! Hé !... Oh ! Hé !

LE MAITRE DE NAGE

Nous avons tant et tant ramé,
Les embruns nous ont marinés.

LES RAMEURS

Oh ! Hé !... Oh ! Hé !...

LE MAITRE DE NAGE

Celle qui nous aime tiendra
Toute la mer entre ses bras.

LES RAMEURS

Oh! Hé!... Oh! Hé!...

GÉRIAUME

Huon, ces hommes travaillent depuis huit jours, à la force de leurs reins et à la sueur de leurs fronts; leurs paumes saignent aux manches des rames. Le vent d'ouest se lève et nous pousse; ne ferez-vous pas hisser la voile afin qu'ils mangent et dorment?

HUON

Nous sommes hors de l'atteinte de l'émir, s'il songe à nous donner la chasse. Tu as raison, Gériaume; il faut que chacun jouisse de son repos... Attends... Ecoute...

LE MAITRE DE NAGE

Le dragon d'avant, gueule bée,
Va où le soleil s'est couché.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

A nous, rameurs de la galée,
Les étoiles nous ont parlé.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

L'Epi de la Vierge s'incline;
Il est blanc comme fleur de pré.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

Saint Jacques sans répit chemine,
Et la balance a trébuché.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

A nous, rameurs de la galée,
Les étoiles nous ont parlé.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

« Nage ferme », a chanté le Cygne;
« Soyez fidèles », dit le Chien.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

Les Gémeaux nous ont fait un signe.
Le Lion rugit : « Gardez-la bien ».

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

A nous, rameurs de la galée,
Les étoiles nous ont parlé.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

LE MAITRE DE NAGE

« Vous portez la rose arrachée,
Hommes membrus, hommes salés! »

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

(*Esclarmonde se lève. Elle prend une cruche sur son épaule, fait signe à un serviteur qui arrive chargé d'une grande corbeille. Du haut de la poupe, tournée vers le fond, elle parle aux rameurs.*)

ESCLARMONDE

Hommes salés, hommes membrus,
Reposez-vous, ne ramez plus !

LES RAMEURS

Oh! Oh! Oh!

(*Le bruit des rames cesse.*)

GÉRIAUME

(*Criant à pleine voix.*)

Le vent à l'occident nous mène,
Parez la voile sur l'antenne.

(*Des hommes grimpent dans le mât.*)

ESCLARMONDE

Vous avez ramé sans déduit,
Pendant le jour, pendant la nuit.
Voici, rameurs de la galée,
Du beau pain blanc à pannerée.

(*Les rameurs se précipitent sur le pont. Le serviteur leur distribue les pains.*)

Et voici du vin rouge et frais,
Buvez à ma cruche de grès.

LES RAMEURS

Oh! Oh! Oh!

(Ils se passent la cruche et boivent à la régalade.)

LE MAITRE DE NAGE

Fille d'émir, rose arrachée,
Notre gorge est désaltérée,
Et nous avons aussi du pain
Pour remplir toute notre faim.

ESCLARMONDE

Que voulez-vous de plus, les hommes?

LE MAITRE DE NAGE

Avant de dormir notre somme
Nous voulons recevoir de toi
Ce qu'on ne mange ni ne boit,
Ce qui ne vaut rien en monnaie,
Ce que nul diamant ne paie,
Ce qui passe dans un moment,
Ce qui dure éternellement,
La vile et précieuse chose...

ESCLARMONDE

Je comprends, vous voulez mes roses.

LES RAMEURS

Oh! Oh! Oh!

(Esclarmonde en cueille à pleines brassées dans les gerbes autour du lit.)

ESCLARMONDE

(Elle les jette aux rameurs.)

Les voici toutes, les voici...

(Les hommes les attrapent au vol. Tumulte.)

DES VOIX

Merci, fille d'émir, merci...

UNE VOIX

Celles qui t'ont touchée aussi...

(*Esclarmonde hésite un instant, puis elle arrache les fleurs de sa chevelure et les jette aux rameurs.*)

ESCLARMONDE

Prenez, rameurs de la galée!...

DES VOIX

Merci... Merci...

LE MAITRE DE NAGE

Rose arrachée,
Nous dormirons cette nuitée,
En serrant en nos doigts calleux
Les tendres fleurs de tes cheveux.

LES RAMEURS

Oh! Hé! Oh!

(*Le tumulte s'éteint peu à peu; on lève la voile qui découpe un triangle sur le ciel. Esclarmonde revient lentement vers Huon.*)

ESCLARMONDE

J'ai donné à ces hommes ce qu'ils réclamaient. Ne vous ai-je point volé, Huon?

HUON

Non pas, Esclarmonde; ils nous conduisent, il n'y a pas de trésor pour les payer.

(*Elle s'étend sur le lit. Huon prend sa main.*)

ESCLARMONDE

Disaient-ils vrai? Peuvent-ils entendre les étoiles?

HUON

Elles tournent avec le firmament où elles font une musique ; les hommes ne sont pas assez purs, mais on dit que les petits enfants l'entendent, quand ils rient, dans leur sommeil.

ESCLARMONDE

L'entendez-vous ?

HUON

Je suis vieux déjà et j'ai commis des péchés.

ESCLARMONDE

Et les rameurs ?

HUON

Peut-être... Il n'y a étoile si menue qui n'ait sa vertu sur terre, dans une herbe, un fruit ou une fleur et notre destin est écrit par leurs figures.

ESCLARMONDE

Savez-vous le lire ?

HUON

Je n'ai pas étudié.

ESCLARMONDE

Alors si je vous demandais ce qui adviendra de nous dans un an, vous ne sauriez pas me répondre ?... Oh ! oh ! Huon... (*Elle rit un peu nerveusement*)... et dans une semaine... demain... cette nuit.. Eh ! quoi ! vous êtes ignorant à ce point !

HUON

Dans un an, dans un mois, dans un jour, je ne ne sais.. Cette nuit...

ESCLARMONDE

Non plus... pas même dans une heure...

HUON

Non plus.

ESCLARMONDE

Ne serrez pas ma main.

HUON

Je vous fais mal?

ESCLARMONDE

Non pas... Vous êtes fort et doux... Et pourtant... Lâchez-moi... éloignez-vous... je songe... je songe...

HUON

A quoi?

ESCLARMONDE

A votre ami, le nain Aubéron et à sa défense.

(Huon se lève brusquement.)

Où allez-vous?

HUON

Dormez... dormez... il est tard.

ESCLARMONDE

Je n'ai pas sommeil.

(Huon s'approche d'Esclarmonde et se penche sur elle.)

HUON

Ecoutez, je veux m'étendre près de vous...

ESCLARMONDE

Non, non...

HUON

Je vous dirai, car ma mère me l'apprit, le croît et

le décroît de la lune, les sept planètes, les deux cercles et le char Saint-Martin..

ESCLARMONDE

Non, non, je ne veux pas savoir.

HUON

Vous vous endormirez, je vous réchaufferai entre mes bras si vous avez froid.

ESCLARMONDE

Non, non, il ne fait pas froid... la nuit est chaude. Huon! Huon!... gardez votre promesse... Le petit roi ne vous pardonnerait plus.

HUON

Ah! vous avez donné vos roses aux rameurs... Ils dorment avec elles... Et moi, moi seul... Nul ne pourra nous voir... Il n'y a que votre voix qui court sur la mer... Je veux jouer avec vos cheveux.

ESCLARMONDE

(*Faiblement.*)

Ne les touchez pas... Huon, je suis Sarrasine... Souvenez-vous, mon amour... Si tu touches un seul de ses cheveux... Je suis votre sœur... votre sœur... Huon...

HUON

L'ombre est noire...

ESCLARMONDE

(*Avec terreur.*)

Elle est assez claire pour leurs yeux...

HUON

Quel regard pourrait nous atteindre?

ESCLARMONDE

Leur regard... leur regard...

HUON

La voile nous protège.

ESCLARMONDE

Non... non... il ne faut pas mentir...

HUON

Je jetterai sur nous votre manteau...

ESCLARMONDE

Non... non...

(*D'une voix très sourde, qui s'abandonne.*)

Eloignez-vous... Eloignez-vous... Ne jouez pas notre bonheur.

(*Huon prend la tête d'Esclarmonde dans ses mains, elle le repousse violemment et appelle.*)

Eh! Gériaume... Gériaume...

(*Huon, un peu dépité, va s'accouder, au fond, au bastingage.*)

GÉRIAUME

Dame, que voulez-vous de moi?

ESCLARMONDE

Rien, rien... Que font les hommes?

GÉRIAUME

Ils ronflent dans l'entrepont. Si le vent ne faiblit pas, nous verrons demain les côtes de France.

ESCLARMONDE

Veilles-tu bien sur notre trésor ?

GÉRIAUME

Par Dieu, il ne me serait pas facile de m'en séparer, quand je le voudrais ; il est en bonne place, hors de toutes atteintes, même des miennes. Tandis que vous gagniez la nef, l'autre jour, Malabrun m'a conduit dans la chambre de Gaudise. L'émir était couché sur un lit et ne s'est pas éveillé à notre approche. Alors Malabrun lui a coupé la barbe qui pendait sous son nez et lui a ôté les quatre dents mâchelières de sa bouche, sans qu'il s'en aperçût. « Garde-les bien, me dit-il, car c'est la sauvegarde de Huon. — Mettez-les en un lieu tel que je ne les perde, lui répondis-je. — Tu as bien parlé ! s'écria-t-il, je les souhaite plantées dans ton côté ; qu'elles soient scellées dans ta hanche, sans te faire aucun mal. » Aussitôt les grenons et les dents y furent, selon le commandement de Malabrun. L'empereur Charles les y trouvera et il faudra bien qu'il rende sa terre à Huon, s'il ne veut se parjurer. Dame, me voici en quelque manière émir de Babylone et votre père. Ma personne est précieuse, et je n'ose plus, quand je m'assieds, m'appuyer au dossier du banc, de peur d'y meurtrir ma fesse. Vive Dieu ! je me nomme Gériaume depuis mon baptême et je suis né à Gironville où mon frère Guirré était prévôt, mais que je descende droit en enfer, si j'ai jamais songé qu'un morceau d'émir logerait en moi, qui ai le poil rude et le cuir tanné.

(Depuis un moment on entend des voix confuses qui chantent au loin.)

ESCLARMONDE

Ecoute... Ecoute...

UNE SIRÈNE

(*Chantant.*)

La mer porte une haute nef,
Et la nef porte une pucelle.

UNE AUTRE

(*Riant et chantant.*)

Ah! Ah! Comment se nomme-t-elle?

UNE AUTRE

Esclarmonde.

UNE AUTRE

Qui est le chef
De la pucelle et de la nef?

UNE AUTRE

Huon est maître de la nef,
Mais non maître de la pucelle.

(*Elles rient aux éclats.*)

GÉRIAUME

Ce sont les sirènes de la mer qui pleurent quand il fait beau temps et qui rient avant la tempête.

ESCLARMONDE

Huon! Huon! revenez vers moi; leurs rires m'épouvantent.

GÉRIAUME

Elles ont un corps de femme et une queue de poisson; j'en ai vu, taillées dans la pierre, au porche d'une église, où elles signifiaient la mort de l'âme.

HUON

Tais-toi.

ESCLARMONDE

Ne vous penchez pas, Huon, ne les regardez pas.

UNE SIRÈNE

D'un nain bossu Huon a peur,
Huon tremble comme une agnelle,
Huon a peur d'une pucelle...

UNE AUTRE

Quel est le nom du nain, ma sœur?

UNE AUTRE

Aubéron, le roi de féerie.

UNE AUTRE

C'est un bossu qui les marie.

(*Elles rient.*)

HUON

Chiennes de mer, éloignez-vous de la galée!

LES SIRÈNES

Ah! Ah! Ah!...

GÉRIAUME

Eh! les poules, n'approchez pas, ou je cogne avec la barre...

UNE SIRÈNE

Nous jouons autour du bateau
Qui porte le vierge fardeau,
Nous nouons la liquide ronde.
Aubéron protège Esclarmonde,

Mais qui protégera Huon?

(Gériaume a saisi une barre et la jette avec fureur. Rires des sirènes qui fuient.)

Hé! c'est Gériaume le barbon.
Ah! Ah! Ah!

GÉRIAUME

Paillardes salées, allez au diable!

UNE SIRÈNE

(Au loin.)

Le souffle de la nuit est chaud,
Et brûle au cœur de la pucelle,
Huon tremble comme une agnelle...

TOUTES ENSEMBLE

Huon le sot... Huon le sot...

(Les rires s'éteignent peu à peu. Un silence. Huon n'a pas bougé.)

HUON

Par Dieu, j'ai de bons rameurs, une voile blanche et une nef bordée d'ivoire et d'ébène; les cordes sont de soie; dans les chambres j'ai du pain, de la viande, du vin claré et du biscuit; j'ai aussi la fille de l'émir Gaudise qui a tant de beauté. Je l'aime et, dès ce soir, je ferai d'elle ma volonté.

GÉRIAUME

Huon, vous êtes fou de vouloir passer outre le commandement du nain.

HUON

Gériaume, je ferai ce que j'ai décidé. Si tu as peur,

ntre dans le petit bateau, mets-y des vivres à ton on plaisir et éloigne-toi de la nef.

GÉRIAUME

Je suis votre serviteur; je ne vous abandonnerai as dans votre folie.

(Huon marche sur Esclarmonde, Gériaume s'interpose.)

HUON

Alors, glouton, ôte-toi de mon chemin.

(Il le jette à terre d'un revers de bras. Esclarmonde ne dit rien, mais recule; il la poursuit et l'atteint au bout d'un moment; il y a une lutte sourde. Puis il l'entraîne.)

ESCLARMONDE

Par pitié, par pitié...

(Grondements de tonnerre; coup de vent; la lanterne s'éteint; la scène est plongée dans l'obscurité.)

GÉRIAUME

Oh! les hommes!... les hommes!... Sauve qui eut!..

LES RAMEURS

Oh! Oh!...

(Tumulte.)

ESCLARMONDE

Huon... Huon... laissez-moi, mon amour...

HUON

(Il la tient toujours dans ses bras.)

Esclarmonde... Esclarmonde... accolons-nous, nous ıourrons doucement... Tristan mourut pour l'amour

d'Iseult... Iseult mourut de la mort de Tristan... Ainsi, ainsi ferons-nous tous les deux...

DES VOIX

La barque à la mer... Sauve qui peut... Oh! le mât craque... Sauve qui peut!...

LES SIRÈNES

(*Au loin.*)

Huon le sot... Huon le sot...
Ah! Ah! Ah! Ah!

RIDEAU

TABLEAU VIII

MONTMUR

Le palais d'Aubéron. Malabrun regarde une vaste sphère de cristal montée sur un trépied et qui représente le monde. Aubéron est à demi couché sur un lit de repos.

AUBÉRON

Huon, Huon, je t'avais donné mon amour ! Grâce à moi, tu as accompli ton message et tu as fui avec la fille de l'émir ! Huon, je t'avais confié mon anneau ; je t'avais interdit toute pensée sur la pucelle avant que le pape l'eût baptisée ! Et voici que tu m'as renié, que tu as jeté l'anneau dans le verger et que tu as désobéi à mon commandement ! Que Dieu te confonde, je ne te pardonnerai plus !

(*Un silence.*)

Malabrun, tu es penché sur la sphère où se reflète le spectacle du monde, regarde et dis-moi : Que fait Huon ? La mer a-t-elle dévoré la galée qui le portait avec Esclarmonde ?

MALABRUN

Le jour s'est levé ! Huon, Gériaume et la fille de l'émir, assis dans le petit bateau, regardent tristement l'étendue salée. La mer est calme maintenant, il n'y a pas une haleine de vent pour le pousser ; Esclarmonde pleure...

AUBÉRON

(*Avec vivacité.*)

Et Huon?

MALABRUN

Il la berce dans ses bras sans se lamenter et il la console doucement... Maintenant, Gériaume se tient debout à l'avant; il cherche au loin, mais ne voit que le ciel et l'eau sans vagues, car l'esquif est prisonnier dans la bonace. Il se rassied sur le banc et parle; mais je ne l'entends pas. Esclarmonde sanglote, et tout son petit corps est secoué comme celui d'un oiseau qu'on prend dans la main.

AUBÉRON

Et Huon?

MALABRUN

Il la tient dans ses bras et elle sourit.

(*Un silence.*)

Oh! les pauvres gens! La côte de France est proche; mais si la brise ne souffle, ils mourront de faim et de soif au milieu de la mer; ils n'ont pas de rames.

AUBÉRON

Par Dieu, qu'il meure, je l'abandonne!

MALABRUN

Gériaume et Esclarmonde, qui n'ont commis aucun crime, mourront aussi.

AUBÉRON

Pourquoi l'aiment-ils et l'ont-ils suivi?

MALABRUN

Parce que c'est lui.

(Un silence.)

Maintenant Gériaume a tiré de son manteau un morceau de pain et il le partage; mais Esclarmonde fait la grimace, car il est trempé d'eau de mer...

AUBÉRON

Huon a-t-il mangé?

MALABRUN

Non, il garde le pain pour son amie... Sire Aubéron, laissez le vent souffler un petit. Ils atterriront sur les côtes de France et l'empereur Charles tuera Huon, car il porte encore le deuil de Karlot et sa haine demeure vivace. Mais Gériaume et Esclarmonde sauveront peut-être leur vie.

AUBÉRON

Eh! Eh! Malabrun, tu aimes le mauvais garçon et tu veux qu'il ne meure pas.

MALABRUN

Sa faute n'est pas si griève... Dieu pétrit Adam de limon; à lui et à sa femme Eve il abandonna tout le paradis sauf un seul fruit qui leur fut défendu. Eve en mangea et en fit manger à Adam. Songez qu'Adam que Dieu avait formé désobéit à son commandement et cependant son crime lui fut pardonné... Demeurerez-vous sans pitié?

AUBÉRON

Je l'aimais; il m'a renié; je le ramenais dans son pays et lui demandais seulement en échange de ne

pas toucher Esclarmonde. Que ne s'est-il contenu, par amitié ?

MALABRUN

Vous exigiez toujours le plus difficile.

AUBÉRON

(Il se lève et avec colère.)

Je ne veux plus entendre parler de lui. Je briserai la sphère où se peignent les choses de la terre. En nul homme je n'ai foi, puisque celui-ci m'a trahi... Arrière, Malabrun ! et que l'on te coupe les membres si tu prononces encore son nom !

(Il s'approche de la sphère comme pour la briser. puis la regarde et se met à pleurer.)

Huon ! Huon ! voici plus de dix siècles que je suis né et je ne comprends par les hommes, je ne les connaîtrai jamais. Par toi je souffre et je pleure de ne vouloir plus t'aimer...

MALABRUN

Sire Aubéron, j'ai vécu cinquante ans à votre service, j'ai soif de repos. Je ne suis qu'un homme, je n'ai pas été créé pour habiter dans la pure lumière de Montmur, auprès de vous. Aussi, bien que je vous obéisse de bon cœur, je sens une grande fatigue monter en moi et je voudrais être enseveli dans la terre d'où sortit mon corps et me mêler à elle pour l'éternité. Vous m'aviez promis qu'à la fin de l'automne, quand la prairie croupit dans l'eau de novembre et que les feuilles brassées par le vent engraissent le compost, vous me laisseriez mourir et me rendriez à la motte qui m'est marquée. Et cependant, je vous

servirai vingt-huit ans encore, car tel est le prix dont j'ai payé la fuite de Huon avec Esclarmonde.

AUBÉRON

Et tu ne le hais pas! Tu as chèrement acheté la permission de veiller sur lui dans la prison de Babylone. Je l'y aurais laissé périr, tellement grande était ma colère; et il a rendu ta peine inutile; il a trahi, à toi aussi, ton amitié.

MALABRUN

J'ai payé son bonheur ce qu'il fallait.

AUBÉRON

Il fait bon marché du tien.

MALABRUN

Il est le maître; du reste, il ne sait pas ce qu'il m'a coûté.

AUBÉRON

Eh quoi! tu lui as caché ton sacrifice?

MALABRUN

Il n'avait pas besoin de savoir pour s'enfuir... Il valait mieux qu'il crût que c'était vous... Aujourd'hui, Sire, je donnerais vingt-huit années encore pour qu'un peu de vent soufflât, car il saura bien mater l'empereur.

AUBÉRON

(*Vivement.*)

Hé! Malabrun, réfléchis bien; tourne ta langue avant de parler. Tu donnerais vingt-huit années de plus?

MALABRUN

Je les donnerais joyeusement.

AUBÉRON

Sans qu'il le sache...

MALABRUN

J'aurais voulu pourtant...

AUBÉRON

C'est la condition; sans qu'il le sache...

MALABRUN

(*Après une hésitation.*)

Oui, sans qu'il le sache...

AUBÉRON

Et si je prends cette offre au bond, de peur que tu ne te ravises?

MALABRUN

Prenez-la.

AUBÉRON

C'est bien; tu resteras donc cinquante-six années encore à Montmur et tu ne mourras pas sitôt que tu croyais...

MALABRUN

Ah! vous l'aimez aussi, et vous chérissez mon sacrifice qui épargne votre orgueil... car vous eussiez fléchi peut-être...

AUBÉRON

Moi, jamais... jamais...

(*Un silence.*)

Malabrun, je suis jaloux d'Huon; à peine le con-

nais-tu et tu le préfères à moi qui te protège depuis longtemps.

MALABRUN

Vous êtes trop puissant; vous ne m'avez jamais fait de mal. Je suis né pour servir et pour servir un homme dont je sente la force comparable à la mienne quoique plus haute. Huon, je participe à sa vie; ma souffrance l'élève : je suis la racine obscure du héros. Il faut puiser profondément dans la douleur les sucs qui nourrissent l'éclat de la feuillée et le jet de la branche. Mon être se prolonge en lui et je saisis le monde avec ses bras. Ah! qu'importe une année, dix années, cent années!

AUBÉRON

(Il s'est approché de la sphère.)

Je souffle un petit.

MALABRUN

Gériaume s'est dressé! Ah! comme ils sont joyeux! Huon tend son manteau...

AUBÉRON

Je souffle encore...

MALABRUN

(Il s'agenouille et baisse les mains d'Aubéron.)

Merci... Merci... Vous êtes un bon maître...

AUBÉRON

Il ne le saura pas, et tu baises mes mains, et tu me dis merci...

RIDEAU

TABLEAU IX

LE RETOUR

Le palais de Charlemagne. Même décor qu'au deuxième tableau. Huon, Esclarmonde et Gériaume sont liés chacun à un pilier. C'est le petit jour.

ESCLARMONDE

Huon, quand nous sommes sortis de Babylone, vous me promettiez une couronne d'or, et voici que nous avons foulé la terre de France; on nous a liés avec des cordes les pieds et les mains. Qui sait si vos ennemis ne vous tueront pas par traîtrise! Les Français sont de mauvaises gens, il y a plus de loyauté chez les Sarrasins... Ah! sire Huon, je vois bien que vous mourrez! Que deviendrai-je seule? Si j'avais un couteau pointu, je m'en percerais le cœur; car j'ai trop de douleur à vivre.

HUON

Esclarmonde, ne pleurez pas. C'est maintenant le petit jour, et l'heure où défaillent la chair et l'âme. Quand la lumière montera, vous prendrez courage. Par ma faute, nous voici dans la détresse; le nain Aubéron s'est vengé de ma désobéissance; mais, puisque nous ne sommes pas morts, je saurai bien parler à l'empereur Charles. Je lui montrerai la barbe

et les dents de l'émir que je rapporte; je n'ai rien dit aux hommes qui nous ont arrêtés, car il y avait parmi eux Amauri qui me hait et nous aurait volé notre sauvegarde... Mais d'abord, Esclarmonde, pardonnez-moi d'avoir voulu, sur la nef...

ESCLARMONDE

Huon, je vous ai suivi, j'ai abandonné mon père et ma ville sans tourner la tête... et moi aussi, sur la nef, bien qu'il n'y parût pas, je voulais votre volonté... Mais votre voix me rend la force.

(*On entend Gériaume qui ronfle.*)

HUON

Eh! Gériaume!

GÉRIAUME

Par Dieu, vous m'éveillez d'un beau rêve, quoique ces liens me meurtrissent cruellement. J'étais jeune, j'aimais une pucelle et l'on me pendait pour une sottise que j'avais commise, non sans m'avoir retiré de la cuisse la barbe d'un émir... Je me trémoussais comme un beau diable... Hé! quelqu'un vient.

(*Charlemagne entre: il regarde Gériaume, Esclarmonde, puis s'arrête devant Huon. Le jour se lève peu à peu.*)

CHARLEMAGNE

Huon! Huon!... Voici déjà un an et un mois que Karlot est mort; un an de plus à mon âge, dix rides de plus à mon visage et mille douleurs... Il aurait vingt-six ans ce matin, au lever du soleil, à cette

heure même... vingt-six ans qu'il a poussé le premier cri, qu'il a miaulé à l'aube, quand l'air est entré dans sa poitrine... et j'étais déjà vieux... je l'attendais et je pleurais sur mon poil blanc, en l'élevant dans mes mains... Karlot! Karlot! ma vieille chair refleurie...

(*A Huon.*)

Tu t'es caché pendant treize mois; nul n'a su de tes nouvelles, et tu reviens pour mentir et me narguer. Tu cheminais par les routes de France avec un serviteur et une Sarrasine, quand Amauri t'a fait captif. Cette fois, tu ne m'échapperas plus... Naimes ni les autres ne pourront te défendre... Qu'ils m'abandonnent!... Ah! Ah! Qu'ils m'abandonnent!... Suis-je pas seul, au milieu d'eux, si ma descendance pourrit dans la terre?... Suis-je pas seul comme un arbre écuissé, qui perd sa sève?... Il n'est en la puissance de personne d'ajouter à ma solitude... Huon de Bordeaux, je t'ai dit : « Tu me rapporteras les quatre dents mâchelières de l'émir et les tresses de sa barbe. » Où sont-elles?... Huon de Bordeaux, je t'ai dit : « A ton retour, ne te montre pas devant moi, sinon je te ferai clouer aux fourches. » Et tu es ici, dans mon palais...

HUON

J'y suis par force.

CHARLEMAGNE

Tu cheminais sur Paris.

HUON

Délivrez-moi et je répondrai.

CHARLEMAGNE

Parle attaché... je n'ordonnerai pas qu'on te rende libre.

HUON

Puisque vous le voulez, qu'il en soit ainsi! Certes, j'ai passé la mer Rouge, j'ai accompli mon message, souffleté Galafre qui était assis à la gauche de Gaudise et baisé trois fois sa fille Esclarmonde qui nous entend et que je prendrai pour femme quand vous m'aurez rendu ma terre. J'ai arraché les quatre dents mâchelières de l'émir et lui ai coupé ses grenons...

CHARLEMAGNE

Tu mens... tu mens... tu t'es caché pendant une année, puis tu es revenu comme un traître...

HUON

Par Dieu, il faudra bien que vous me croyiez et que vous teniez votre promesse.

CHARLEMAGNE

Tu mens; je ne t'ai rien promis; je ne veux pas t'entendre... tu as tué Karlot... tu te présentes devant moi, malgré ma défense... Aujourd'hui même tu seras pendu et traîné...

HUON

Empereur Charles; vous vous parjurez pour la seconde fois...

CHARLEMAGNE

Hé! vassal! ne parle pas si haut, je te souffletterai jusqu'au sang.

HUON

Et vous levez la main sur un homme attaché.

(Charlemagne demeure immobile.)

Si vous n'étiez si vieux et si je n'avais tué votre fils, je vous cracherais au visage.

(Un long silence, puis on entend une sonnerie de trompettes. Charlemagne laisse lentement retomber sa main.)

UN HOMME

(Il entre rapidement.)

Sire, deux nains marchent par la ville en sonnant dans des trompettes d'argent; derrière eux quatre géants portent une litière cramoisie, et derrière la litière marchent dix mille hommes armés.

(Sonnerie plus rapprochée.)

UN AUTRE HOMME

(Entrant.)

Deux petits hérauts appellent vos gens au palais et leur crient de s'y rendre sur l'heure. Toutes les issues de la ville sont gardées.

(Sonnerie toute proche. Les gens de Charlemagne entrent et le saluent, puis se rangent sur les côtés.)

NAIMES

(Il est soutenu par deux serviteurs.)

Sire, je ne puis plus me soutenir, et cependant je suis venu, porté par ceux-ci, pour obéir à votre ordre. On dit dans la ville que vous allez rendre justice à Huon.

CHARLEMAGNE

Taisez-vous, Naimes...

(*Naimes aperçoit Huon.*)

NAIMES
(*A Huon.*)

Ils t'ont attaché... Je suis sans force pour te défendre...

HUON

Ne craignez rien, Naimes... le gentil roi ne nous a pas oubliés et j'entends, dans le matin, les trompettes d'argent de ses hérauts.

UN HOMME
(*Regardant au dehors.*)

Eh! par saint Michel, de la litière descend un enfançon plus luisant que le soleil d'été.

UN AUTRE

Il monte les marches.

UN AUTRE

Il sourit et sa robe brille sur la pierre où elle traîne.

LA VOIX DE MALABRUN
(*Au dehors.*)

Holà! Holà! Faites place.

CHARLEMAGNE

Eh! qu'est ceci? Nous sommes tous enchantés.

(*Les nains apparaissent sur le seuil. Ils sonnent, debout de chaque côté de la porte. Puis Aubéron entre lentement et derrière lui Malabrun. Aubéron regarde un moment l'assemblée; ensuite il va droit à Gériaume et, en passant, heurte avec violence Charlemagne qui est sur son chemin.*)

CHARLEMAGNE

(A Naimes.)

Quel est ce nain qui m'a heurté? Il marche si fièrement qu'il ne daigne m'adresser la parole. Mais, par sainte Marie, qu'il est beau!

AUBÉRON

(A Gériaume.)

Bon serviteur, sois d'abord délivré.
Que l'anneau rompe et que, selon mon gré,
La corde soit en poussière dissoute.
Que la ferrure, au pilier de la voûte,
Fléchisse ainsi que du chanvre qu'on tord!
Bon serviteur, sois délivré d'abord.

GÉRIAUME

(Il se dégage.)

Merci, par Dieu, gentil roi de féerie.

AUBÉRON

(Il lui donne une coupe.)

Et je te donne une coupe orfévrie,
Pleine de vin, sans cesse, à ton souhait,
Pour que, le soir, lorsque sous le bosquet
Tu conteras l'aventure et la fuite,
Bon serviteur, tu puisses boire ensuite.

GÉRIAUME

Grâces, seigneur, pour le noble présent.

AUBÉRON

(Il se tourne vers Esclarmonde.)

Fille d'émir, levez-vous maintenant
Qu'à vos doux pieds tombent toutes les cordes.

Autour de vous j'apaise les discordes,
Et de bon cœur, ma belle, en joyeux don
Je sauverai votre mauvais garçon...
Ne dites rien... Oh! c'est chose petite...
Rendez-le sage et vous me serez quitte.

(*A Huon.*)

Et toi, Huon, je suis bien empêché
De te garder haine de ton péché.
Je suis vaincu, je t'aime, il faut t'absoudre...
Que tes liens se résolvent en poudre!

(*Huon rompt les cordes, il s'agenouille.*)

HUON

Sire Aubéron...

AUBÉRON

Tu t'es moqué de moi;
Tu as berné, vassal, le petit roi;
Mauvais garçon, je n'ai pas de rancune...
Et cependant, si, comme au clair de lune,
Je t'enchantais avec mon cor d'argent?

HUON

A votre gré je danserais un an...
Mais Charlemagne est vieux, si longue danse
Ne convient pas à l'empereur de France.

AUBÉRON

Par Dieu, Huon, te voici maigre et nu!
Gendre, ma foi, d'un maigre revenu
Pour contenter l'émir de Babylone.

HUON

J'ai ma duché.

AUBÉRON

Si Charles te la donne...
Mais prends d'abord l'anneau que j'ai cherché
Où tu l'avais perdu, dans le verger.
Qu'à ta main droite il soit toute ta vie!

HUON

Ah! je vous jure...

AUBÉRON

(*Riant.*)

En toi je me confie...
De tes serments, Huelin, je suis sûr...

(*Avec gravité.*)

Et je te fais héritier de Montmur.

(*Huon se lève. Vif mouvement dans l'assemblée.*)

Hé! vive Dieu! Qui donc serait plus digne
De dominer sur le royaume insigne?
Quel bras plus fort et quel front plus royal?
Quel cœur plus haut et de meilleur métal?
S'il en est un dans le pays de France,
Petits hérauts, sonnez-le, qu'il s'avance,
Et je le veux, par le soleil qui luit,
Couronner roi, sans délai, ce jourd'hui.

(*Sonnerie : personne ne bouge.*)

Huon, Huon, que sur tous je préfère,
Mon doux ami, sang de la vieille terre,
Tu régneras sans lutte ni rancœur.

(*Se tournant vers les gens.*)

De fine France il est la neuve fleur.

(*Tumulte, tous se précipitent vers Huon. Le vieux Naimes l'embrasse. Pendant ce temps, Aubéron se dirige sur Charlemagne qui recule peu à peu et ce dialogue s'engage dans le coin de la scène.*)

AUBÉRON

Empereur, crois-moi, fais ta paix avec cet homme. Il rapporte la barbe et les dents de Gaudise, cachées dans le flanc de Gériaume. Il a accompli son message ; désarme ta haine.

CHARLEMAGNE

Il a tué Karlot. Qui se portera garant ?

AUBÉRON

Moi-même. Et si tu ne lui rends sa terre, par la Vierge, je sais un péché que tu as commis il y a longtemps, dont tu ne t'es jamais confessé ; je le dirai devant tes gens, à ta grande honte.

CHARLEMAGNE

(*Effrayé.*)

Hé ! l'enfançon !

AUBÉRON

Le péché fut horrible, nul ne le connut. Tu pris par violence ta sœur germaine et de toi elle engendra Roland qui fut tué à Roncevaux.

CHARLEMAGNE

Par pitié, ne parle plus... Tais-toi... Je me soumettrai à tes conditions.

(*Aubéron va prendre Huon par la main et le conduit devant Charlemagne.*)

AUBÉRON

(*A Huon.*)

Agenouille-toi devant l'Empereur; car tu as tué le fils de sa vieillesse; il te rendra ton patrimoine, comme il est convenu.

(*Huon s'agenouille.*)

CHARLEMAGNE

Relève-toi, Huon... Relève-toi... tu ne peux pas t'agenouiller devant moi...

(*Huon se dresse. Charlemagne s'appuie sur lui.*)

AUBÉRON

Et maintenant, écoutez, mes amis :
Depuis déjà plus de mille ans je vis,
Et je suis las du siècle et de ma gloire,
Et la lumière à mes yeux devient noire.
Sauf au matin, quand on rêve à demi,
Vous ne verrez jamais plus votre ami
Qui fut enfant, nain et roi de féerie,
Et qui s'en va près de sainte Marie,
Au droit de Dieu, dans le paradis clair.

(*A Malabrun.*)

J'abrégerai ton sacrifice amer,
Bon Malabrun, âme humble et altière,
Et je te rends à ta motte de terre...

MALABRUN

Maître!

AUBÉRON

Ce soir, tu pourras te coucher
Sur le talus, la mousse ou le rocher...
Il faut, avant, que tu m'ensevelisses.

(*Aux nains.*)

Soufflez, hérauts, dans vos trompettes lisses...
Je fus le roi sylvestre et bocager,
Et ce jourd'hui où Dieu va m'héberger,
Conduisez-moi jusqu'aux pourpris célestes.
Telle est la fin de l'œuvre et de la geste.

(*Les nains sonnent en sourdine.*)

C'est la forêt où bondissent les faons.

(*A Huon et à Esclarmonde.*)

Ne pleurez pas... Chaque temps vient à temps...
Il faut aussi s'agenouiller, s'étendre,
Et rester là... Et puis... attendre... attendre...
Et cela vient.. pas à pas... le voici...

HUON

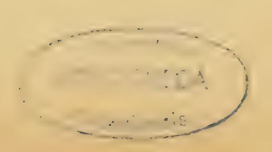
Sire Aubéron...

AUBÉRON

C'est bien... c'est bien ainsi...

(*Il meurt : la sonnerie cesse, tous s'agenouillent. Malabrun l'enveloppe dans son manteau et l'emporte lentement.*)

RIDEAU



TABLE

			PAGES
Tableau	I.	PROLOGUE	7
—	II.	CHARLEMAGNE	16
—	III.	AUBÉRON	32
—	IV.	LES JARDINS DE L'EMIR	68
—	V.	L'EMIR DE BABYLONE	79
—	VI.	LA PRISON	100
—	VII.	LA NEF	125
—	VIII.	MONTMUR	141
—	IX.	LE RETOUR	148

Association Linotypiste, 23, rue Turgot, Paris (9).

7480 — Imp. des Beaux-Arts, 79, rue Dareau, Paris.

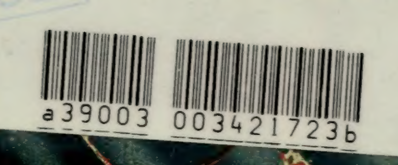
Alexandre
ARNOUX

Huon
de
Bordeaux

Mélodrame
féerique

3,75
NET
majoration
comprise

Paris
A. MICHEL
Éditeur
22
r. Huyghens


CE
a39003 003421723b

